BnF Gallica

Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure galant. 1713-06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

114

(mq. le catal. des liv.)

LC2 (483)
33

7

I
2400
M

MERCURE GALANT.

JUIN 1713.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR



A PARIS,

M. DCCXIII.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

*Par le Sieur Du F****

Mois
de Juin
1713.

Le prix eſt 30. ſols relié en veau, & 25. ſols, broché.

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, ſur le Quay des Auguſtins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi.

MERCURE GALANT.

AVANTURE, ou Historiette nouvelle.

LES DEDITS.

COmme il ne faut juger de rien, aussi ne doit-on jamais faire de dédits considerables.

La volonté des hommes eſt trop changeante, celle des femmes l'eſt encore plus ; & de toutes les femmes que j'ai jamais connuës, la plus ſujette à changer, c'eſt certaine veuve, dont je vais vous conter l'avanture.

Cette veuve étoit trés-vive dans ſes deſirs, & dans les affaires qui dépendoient de ſa tête elle ne laiſſoit aucun intervale entre la volonté &

l'execution ; en moins de rien en elle tout devenoit passion, jusqu'à ses vertus : en un mot elle étoit excessive en tout, hors en constance.

Un jour cette veuve capricieuse se prit d'amitié dés la premiere vûë pour une autre veuve qu'elle rencontra chez une personne de sa connoissance. Cette seconde veuve étoit d'une humeur gaye, enjoüée,

ne cherchoit qu'à ſe réjoüir, & l'unique chagrin qu'elle eût reſſenti, c'étoit la mort de ſon mari, encore ne dura-t-il gueres, & n'empêcha pas qu'elle ne devinſt amoureuſe d'un jeune homme aimable. Elle en fut paſſionnément aimée. Elle l'eût bien voulu épouſer : mais elle avoit ſi peu de bien, qu'elle n'eût pas pû le mettre à ſon aiſe, lui qui

n'avoit rien du tout. Ils ſe plaignoient un jour l'un à l'autre de l'injuſtice de la fortune, qui ne leur donnoit pas ſeulement de quoy contenter leurs deſirs ſages & reglez, pendant que l'autre veuve étoit aſſez riche pour ſuivre à grands frais ſes idées les plus extravagantes. La veuve enjoüée, mais qui penſoit ſerieuſement au ſolide, imagina un moyen

de mettre à profit les ca-
prices de la riche veuve.
*Puis qu'elle veut lier ſo-
cieté avec moy*, dit-elle
à ſon amant, *il faut que
ce ſoit elle qui nous marie
à ſes dépens.* Hé com-
ment cela, répondit le
Cavalier ? ſelon le por-
trait que vous m'en fai-
tes, elle n'eſt pas femme
à faire plaiſir à perſonne,
que par rapport à ſes
fantaiſies. *C'eſt pour cela*,
reprit la veuve, *que je*

ne ferai pas grand scru-
pule de tirer parti de ses
caprices. Aprés avoir rê-
vé un moment, la veu-
ve enjoüée fit un projet,
& voici comment elle
commença à l'executer.

Premierement elle re-
çut avec beaucoup de
froideur les avances d'a-
mitié que lui fit l'autre
veuve, que nous nom-
merons Belise, pour ca-
cher son veritable nom.
Belise donc fit à celle-ci

toutes les avances de l'amitié la plus tendre. L'autre veuve reçut ſes offres d'amitié avec une indifference, une froideur qui eût rebuté Beliſe, ſi elle n'eût pas été d'un caractere à s'animer par les difficultez. Elle fut d'autant plus empreſſée auprés de cette nouvelle amie, qu'elle la trouva inſenſible à ſes empreſſemens. Enfin pouſſée à bout par

son indolence affectée, elle la conjura de lui dire pourquoy elle ne répondoit point, du moins par politesse, aux avances d'amitié qu'elle lui faisoit. *C'est*, lui répondit la veuve enjoüée, *parce que je ne veux point être de vos amies.* L'aveu est brusque, lui dit Belise. *Et sincere*, repartit la veuve. Qu'avez-vous donc trouvé en moy, repliqua Belise,

qui puiſſe m'attirer un pareil mépris ? *Loin de vous mépriſer*, reprit la veuve, *c'eſt parce que je vous eſtime trop que je veux rompre avec vous ; car quand je fais tant que de m'attacher, c'eſt pour long-temps. Je ſçai que vous n'êtes pas capable d'une amitié durable : mais ſupposé que vous vous fixaſſiez pour moy, il me reſteroit encore une raiſon plus forte de ne me*

point attacher à vous ; c'eſt que vous penſez, dit-on, à vous remarier, & je ne veux point être l'amie d'une femme mariée.

Ce diſcours parut bigearre à Beliſe, qui lui dit qu'elle ne penſoit point à ſe remarier : mais que quand elle ſe remarieroit, elle ne comprenoit pas que cela pût faire obſtacle à leur amitié. *C'en eſt un invincible*, reprit bruſquement

la veuve folâtre ; *est-ce qu'une femme mariée peut voir des amies ? avec une femme mariée plus de société, plus de joye, son humeur s'aigrit, son esprit s'émousse, & son cœur s'endurcit.*

Belise protesta que jamais un mari ne la feroit changer d'humeur, & qu'elle en avoit déja fait l'experience.

Il m'importe, continua l'autre, *& pour mon repos seul à moy je ne veux*

point m'atacher à une femme mariée ; il me faudroit partager avec elle tous les soins de son ménage, j'en aurois la tête pleine, je ferois presque aussi mariée qu'elle ; elle se prendroit à moy des brusqueries de son mari, & son mari me rendroit responsable des bigearreries de sa femme ; il me faudroit être consolatrice perpetuelle de leurs chagrins, & juge assiduë de leurs querelles domestiques ; & en voulant

les remettre bien l'un avec l'autre, je me ferois haïr de tous les deux.

Cette veuve continua ainſi en riant de faire à l'autre un tableau ſi affreux du mariage, qu'elle commença à l'en dégoûter, & lui donna en deux ou trois jours tant d'averſion pour les maris, qu'elle ſe voüa au veuvage avec tout le zele & toute la ferveur dont elle étoit ſuſceptible

ble dans ſes nouveaux entêtemens. La veuve ruſée feignit d'être de moitié dans un vœu qui devoit rendre leur amitié durable, & propoſa à l'autre de faire entr'elles un dédit de trente mille francs pour celle qui voudroit rompre un vœu ſi prudent, Le dédit fut reſolu, & elles choiſirent pour dépoſitaire un ami commun, ou plutôt un ami tout

dévoué à la veuve, & qui ne connoiſſoit Beliſe que parce que l'autre lui en avoit ménagé la connoiſſance pour venir à bout de ſes deſſeins.

Voila donc le dédit fait & conſigné ; il s'agit à preſent de le faire payer à Beliſe, & pour cela elle trouva moyen de lui faire voir ſon amant, dont nous avons déja parlé. C'étoit un jeune homme aimable,

insinuant, & capable de faire tourner la tête à toutes les veuves qu'il entreprenoit. Il trouva la riche Belise digne d'être dupée : mais il avoit peine à se resoudre à tromper. Il refusa d'abord la commission : mais son amante lui dit qu'en un besoin elle lui permettroit de vouloir serieusement épouser Belise ; qu'il n'avoit qu'à lui plaire dans cette in-

tention, pour ôter tout ſcrupule. Enfin, ſans plus examiner ce cas de conſcience, il s'attacha à Beliſe ; il ne fut pas long-temps ſans la faire repentir du vœu qu'elle avoit fait de ne ſe point remarier. Elle n'oſa confier ſon amour à ſon amie, jugeant bien qu'elle ſeroit ſans quartier ſur le dédit : mais enfin cet amour devint ſi violent, qu'elle pria ſon

amie de vouloir bien composer avec elle & la quitter du dédit pour moitié. L'amie rusée lui jura que dans un autre tems elle n'en auroit pas rabattu une obole : mais qu'un procés important, pour lequel elle avoit besoin incessamment de vingt mille francs, l'obligeoit à lui en remetre dix.

On marchanda, & l'on convint enfin que Belise mettroit vingt

mille francs entre les mains du dépositaire, pour être remis aprés le mariage dans celles de l'amie; moyennant quoy Belise prendroit des mesures avec cet amant pour le mariage. L'argent pour le dédit fut dépoſé, ſous condition qu'on le délivreroit dans huitaine à l'amie, aprés lequel temps elle vouloit les dix mille écus entiers: ce fut la convention.

Beliſe ne pouvoit avoir aucun ſoupçon ſur le jeune amant : elle ſçavoit qu'il n'étoit pas riche, & ne croyoit pas ſeulement qu'il connût ſon amie. Elle ſe preſſoit donc de conclure dans la huitaine preſcrite : mais l'amant lui faiſoit naître d'un jour à l'autre des ſujets de retardement ſi vraiſemblables, qu'elle ne pouvoit ſe défier de lui. Enfin la huitaine é-

tant échuë, le Cavalier fit paroître un obſtacle inſurmontable, qui differoit le mariage de quelques jours. Sur quoy l'amie feignant d'eſtre fort preſſée pour ſon procés, quitta le dédit pour les vingt mille francs comptant, & Beliſe les fit livrer, dans la certitude où elle étoit de ſon mariage, pour ne pas donner les dix mille écus entiers; & ce fut déja une

partie

partie de la dot que cette pauvre veuve destinoit à son jeune amant, en cas qu'il ne fust pas obligé d'honneur à tenir parole à Belise : mais on esperoit qu'elle romproit la premiere, & ce fut pour la mettre dans son tort qu'on lui tendit un second paneau.

Dés que la veuve eut touché l'argent du premier dédit, elle ne songea plus qu'à en tirer

un ſecond ; & travaillant en apparence à preſſer le mariage de ſon amie & de ſon amant, elle le retardoit en effet. Ce procedé n'étoit pas dans la regle ſevere des bonnes mœurs : mais l'amour & la neceſſité relâchent ſouvent la morale. Nos deux amans juſtifioient tout ceci par leur intention ; car ſuppoſé, diſoit l'amant, que Beliſe perſevere dans ſon amour,

je ne puis en honneur rompre avec elle, & il faudra bien l'épouser. *Et si au contraire*, disoit la veuve, *je fais que Belise change la premiere, il est juste qu'elle paye le dédit de son inconstance.* Est-ce trop exiger d'elle, disoit l'amant, qu'un mois de constance ? Il faut absolument que je fasse un voyage en Province pour mes affaires : si vous venez à bout de

la faire changer avant mon retour, merite-t-elle que je lui sacrifie l'amour que j'ai pour vous? *Non vraiment*, répondit la veuve; *voyons donc si sa constance est à l'épreuve du paneau que je vais lui tendre.*

Aprés qu'ils eurent digeré leur projet, le Cavalier alla trouver Belise, & la fit convenir de la necessité de son voyage. Quelques jours

aprés l'amie, qui commença d'être la confidente de ce mariage, dit au Cavalier, en presence de Belise, que puis qu'il ne pouvoit pas épouser avant son départ, il faloit du moins qu'il lui signât une promesse de mariage, avec un dédit. La proposition fut goutée par Belise; on fit le dédit de dix mil écus, & le Cavalier partit réellement pour un voyage

neceſſaire ; car toute cette intrigue ſe traitoit moitié franchiſe, & moitié tromperie de la part des amans. Le Cavalier vouloit de bonne foy s'engager par ce dédit à épouſer Beliſe, ſi elle perſiſtoit dans le deſſein de recevoir ſa main. C'étoit donc ici une veritable criſe pour nos amans ; car la jeune veuve ſe voyoit dans la neceſſité de rendre Be-

lise inconstante dans un mois, ou de lui voir épouser son amant.

La jeune veuve avoit été recherchée par un jeune Conseiller trés-aimable, mais qu'elle n'avoit jamais pû aimer. Ce Conseiller étoit assez mal dans ses affaires, pour souhaiter de les rétablir par un riche mariage. Elle lui fit confidence de tout ce qui s'étoit passé, & lui dit que

s'il vouloit ſonger ſe-
rieuſement à ſe faire ai-
mer de Beliſe, elle pour-
roit bien la lui faire é-
pouſer. Le Conſeiller,
dont l'amour étoit fort
ralenti, conſentit à tout
ce que lui preſcrivit celle
qu'il avoit fort aimée,
& voici le jeu qu'ils
joüerent.

Un jour la jeune veu-
ve parut accablée de cha-
grin; & Beliſe lui en de-
mandant le ſujet, elle lui

dit, que quelque force d'esprit & quelque gayeté qu'elle eust toujours affecté d'avoir, elle ne pouvoit surmonter une forte passion qu'elle avoit encore pour un homme dont l'indifference la desoloit ; que cet homme n'avoit jamais rien aimé vivement, & n'étoit capable que d'une amitié constante qu'il avoit encore pour elle, mais qui ne suf-

fi loit pas pour un cœur
ſenſible à l'amour. *Ce qui*
m'afflige depuis quelques
jours, continua-t-elle, *c'eſt*
qu'il penſe à s'établir, &
qu'il épouſe une femme bi-
garre; avec qui je ne pour-
rai jamais avoir aucune
liaiſon ; il faudra que je
rompe avec cet ami ſolide.
Enſuite cette adroite
veuve fit un ſi beau por-
trait du Conſeiller à Be-
liſe, qu'elle lui donna en-
vie de le voir. Elle ne

l'eut pas vû deux fois, qu'il lui parut plus aimable que l'abſent. Il s'attacha à elle de meilleure grace que l'autre, qui tout occupé de ſon amour pour ſa veuve, n'avoit pour Beliſe qu'une politeſſe forcée. En un mot le Conſeiller fut aimé, & par conſequent le Cavalier abſent fut haï; car la vivacité de Beliſe la faiſoit toûjours paſſer d'une extremité à

l'autre. La voila donc entêtée du Conseiller, & fort embaraſſée de l'abſent, qui arriva juſtement pour ſe faire haïr encore plus, en preſſant ce mariage. Alors Beliſe ne penſa plus qu'aux moyens de s'exempter du dédit : elle conſulta ſon amie, qui feignit d'abord de croire la choſe impoſſible. *Ce jeune homme-là*, lui dit-elle, *ne s'eſt attaché à vous que*

par interêt : vous jugez bien qu'il profitera de vôtre inconstance pour gagner dix mille écus, en se débarassant d'un mariage qui lui eût été à charge. Il m'en a fait une fois confidence, & je n'ose pas vous dire mes sentimens sur la folie que vous faites ; car vous êtes trop occupée de vos entêtemens, vous rompriez avec moy.

Mais, continua-t-elle, *il y a bien plus ; c'est que*

depuis ſon retour il m'a paru prendre beaucoup de plaiſir à me confier ſes chagrins, & je me trompe fort s'il n'a un peu de goût pour moy. Oh pluſt au Ciel, reprit vivement Beliſe, pluſt au Ciel qu'il fuſt amoureux de vous ; ce ſeroit un moyen de l'obliger à ſe dédire le premier, & nous romprions but à but.

Mais, repliqua la

veuve, *faites-vous attention qu'il n'eſt pas aſſez riche pour avoir veritablement envie de vous quitter pour moy ? que gagneroit-il en perdant vos dix mil écus ?* Cette converſation ne fut pas pouſſée plus loin, & la jeune veuve ſe contenta de diſpoſer inſenſiblement Beliſe à payer le dédit avec moins de peine. Le Conſeiller redoubla ſes empreſſemens

pour elle ; & l'autre en la preſſant d'executer ſa promeſſe, lui dit qu'il croyoit être engagé d'honneur à lui declarer qu'il étoit amoureux de la jeune veuve ; qu'il ne vouloit pas la tromper là-deſſus: mais qu'en même temps il lui declaroit qu'il étoit tout prêt à ſigner un contrat malgré cet amour. Les choſes reſterent quelque temps dans cet état : mais enfin

Beliſe

Beliſe impatiente ſe reſolut à donner un air de generoſité à la démarche qu'il lui faloit faire : elle alla trouver ſon amie, & lui dit que ſi de bonne foy elle étoit reſoluë d'épouſer celui qui étoit ſi paſſionné pour elle, elle donneroit volontiers les dix mil écus, non pas comme un dédit, mais comme un preſent de noce à celle qui lui avoit procuré la connoiſſance

de ſon cher Conſeiller.

Cette propoſition ôta tout ſcrupule à nos amans, parce qu'en effet ces deux mariages étant faits, Beliſe fut ſi contente des procedez de ſon époux, qu'elle ne regretta jamais les cinquante mil francs qu'il lui coûta pour avoir le plaiſir de ſe dédire deux fois.

Réjoüiſſances faites au ſujet de la paix.

Parmi les empreſſemens des peuples à faire éclater leur joye aux publications qui ſe ſont faites de la paix dans toutes les principales villes du Royaume, par les actions de graces qu'ils en ont renduës à Dieu, & par les réjoüiſſances publiques qui ont été faites, les habitans de la ville de Chartres ſe ſont fort ſignalez, ſurtout les Juges-Conſuls &

Corps des Marchands.

Le 11. de May ils assemblerent tous les Membres qui composent les Corps de la Jurisdiction Consulaire, des Marchands, & Communautez de la ville. Aprés une distribution d'aumônes, qui fut faite à plus de trois mille pauvres en l'Eglise où fut chanté le *Te Deum* par le Doyen de la Cathedrale, ensuite duquel ils allerent à la place publique, où étoit dressé un feu d'artifice, lequel fut allumé par le grand Juge

en Charge des Conſuls, avec des frequentes acclamations de joye, & de vœux pour la ſanté du Roy & de toute la Famille Royale.

DON DU ROY.

Le Roy a donné la Charge de Grand Aumônier de France au Cardinal de Rohan.

Le grand Aumônier de France eſt le premier des Officiers Eccleſiaſtiques de la Maiſon du Roy ; il eſt

consideré comme l'Evêque de la Cour. Il est Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit dés qu'il est nommé à la Charge de Grand Aumônier, & ne cesse point de l'être tant qu'il en est revêtu. C'est un honneur attaché à sa dignité par l'institution de l'Ordre en 1578. article 10. Il fait à present serment de fidelité entre les mains du Roy, reçoit celui des Officiers de la Chapelle, & donne des certificats de ceux que font les Prelats entre

les mains de Sa Majeſté é-
tant à l'Egliſe. Il diſpoſe des
fonds deſtinez pour les of-
frandes & aumônes, a l'in-
tendance & adminiſtration
des Hôpitaux des quinze
vingt aveugles de Paris, &
des huit vingt de Chartres,
dont il donne les places, &
joüit de pluſieurs autres pré-
rogatives. Il donnoit an-
ciennement les proviſions
de la plus grande partie des
Maladeries de France, a-
vant leur reünion aux Hô-
pitaux des lieux. Geofroy de
Pompadour eſt le premier

qui a été qualifié grand Aumonier du Roy en 1486. ſous le regne de Charles VIII. Ses ſucceſſeurs en cette Charge ont continué à prendre la même qualité juſqu'à Antoine Sanguin, dit le Cardinal de Meudon, qui en fut pourvû par le Roy François I. en 1543. ſous le titre de grand Aumônier de France ; ce qui a été ſuivi par tous ceux qui en ont été revêtus aprés lui.

On a ſi ſouvent parlé de la Maiſon de Soubize, qu'on renvoye le lecteur à ce qu'on en a dit dans les Mercures precedens.

On a donné dans le dernier Mercure les Extraits des Traitez de Paix avec l'Angleterre & la Hollande : Voici un Extrait de celui qu'on a publié entre la France & la Prusse, conclu à Utrecht le 11. Avril 1713.

Au nom de la tres-Sainte Trinité.

SOit notoire à tous, &c. Que pendant le cours

d'une guerre longue & sanglante, dont l'Europe a été affligée pendant plusieurs années; il a plû à la Divine Providence de préparer à la Chrétienté la fin de ses maux en conservant un ardent désir de la Paix dans les cœurs de Trés-Haut Trés-Excellent & Trés-Puissant Prince LOUIS XIV. par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, &c. & de Trés-Haut Trés-Excellent & Trés-Puissant Prince FREDERIC GUILLAUME, Par la Grace de Dieu, Roy

de Prusse, Margrave de Brandebourg Archi Chambelan, & Prince Electeur du Saint Empire, Prince Souverain d'Orange, &c.

ARTICE I.

Cessation de tous Actes d'hostilité, & promesses de se garantir reciproquement de tout dommage, & de se procurer toutes sortes d'avantages.

II.

Promesse par le Roy de

Pruſſe de retirer de bonne foy toutes ſes Troupes, tant des Pays-bas que d'ailleurs, & de ne les faire ſervir durant la preſente guerre contre le Roy Trés-Chrétien, ſous quelque pretexte que ce ſoit, au delà du contingent qu'il eſt obligé de fournir en qualité de membre de l'Empire.

III. & IV.

Oubli & amniſtie reciproque pour les Vaſſaux & Sujets.

V.

Priſonniers de guerre delivrez ſans rançon de part & d'autre.

VI.

Continuation & execution du Traité de Veſtphalie tant pour le ſpirituel que pour le temporel, &c.

VII.

Gueldres, Eſpagnoles que

poſſede le Roy de Pruſſe & tous droits, &c. cedée à perpetuité par Sa Majeſté trés-Chrétienne, en vertu du pouvoir qu'elle en a du Roy Catholique, cette ceſſion avec la clauſe expreſſe que l'Etat de la Religion Catholique ſubſiſtera dans leſdits lieux cedez tel qu'il étoit avant leur occupation, & ſous la domination des Roys d'Eſpagne, ſans qu'on y puiſſe rien changer.

VIII.

Le Roy de France cede

à perpetuité au Roy de Pruſſe dans le haut quartier de Gueldres, le Pays de Keſſel, & le bailliage de Kriekenbech: avec appartenances & dépendances, &c. à condition que l'Etat de la religion Catholique ſubſiſtera dans leſdits pays & baillage, &c. comme dans l'Article ci-deſſus, Sa Majeſté Trés-Chrétienne promet de faire fournir la ratification du Roy Catholique de cet Article & du ſeptiéme qui le precede, & de la délivrer dans deux mois.

IX.

Le Roy Trés-Chrétien reconnoiſtra le Roy de Pruſſe pour ſouverain de la Principauté de Neuſchâtel & Valengen, &c. & en laiſſera joüir les habitans, dans tout le Royaume de France & des meſmes immunitez, privileges, &c. dont jouiſſent ceux des autres Pays de la Suiſſe, &c. &c.

X.

En équivalent deſdites

cessions cy dessus le Roy de Prusse renonce par le present Article tant pour luy que pour ses successeurs & à perpetuité, en faveur du Roy trés-Chrétien & de ses successeurs, à tout droit sur la Principauté d'Orange & sur les Seigneuries & lieux de la succession de Châalons & de Chastelbelin, situées en France dans la Comté de Bourgogne, avec les charges aussi bien qu'avec les émolumens presens & futurs sans rien reserver, &c. Et pour plus grande validité de ladite

renonciation, le Roy de Prusse se charge de satisfaire les heritiers du feu Prince de Nasseau Frise au sujet de leur prétention sur ladite principauté & lesdits biens énoncez cy dessus moyenant un équivalent; & au surplus il sera libre au Roy de Prusse de revêtir du nom de Principauté d'Orange, la partie de Gueldres qui luy est cedée par le Traité fait aujourd'huy & d'en retenir le Titre & les Armes.

XI.

Le Roy de France & le Roy de Pruſſe conſentent que la Reine de la Grande Bretagne qui a tant contribué à la concluſion de la Paix, & tous autres Potentats ou Princes qui voudront entrer dans de pareils engagemens, puiſſent donner au Roy de France & au Roy de Pruſſe leurs promeſſes & obligations de garantie de l'execution & obſervation de tout le contenu du preſent Traité.

XII.

Tous les treize Cantons Suisses avec tous leurs Alliez nommément la Principauté de Neufchâtel & Valengen, la République & Cité de Genêve, &c. les Villes de S. Gal & de Mulhausen &c. les trois lignes Grises, dépendances, &c. seront compris dans le present Traité.

XIII.

Cette Paix ainsi concluë,

les ſouſſignez Ambaſſadeurs Extraordinaires & Plenipotentiaires, promettent de la faire ratifier pour ſa Majeſté trés-Chrétienne & par Sa Majeſté Pruſſienne, & d'en fournir & faire échanger ici les Actes de ratification dans l'eſpace de quatre ſemaines, ou pluſtoſt ſi faire ſe peut.

En foy dequoy & pour plus grande force, leſdits Ambaſſadeurs Extraordinaires & Plenipotentiaires ont ſouſcrit de leurs mains propres, le preſent Traité,

& fait apposer leurs cachets.
Fait à Utrecht le onziéme jour d'Avril, l'an de Grace mil sept cent treize.

Signé,

L. S. HUXELLES.
L. S. MESNAGER.
L. S. O. M. DE DONHOFF.
L. S. J. A. MARSCHALCH.
DE BIEBERSTEIN.

Article séparé.

Le Roy de France ayant reconnu le Roy de Prusse & lui voulant bien accorder tous les honneurs attachez

à la dignité Royale, &c.
promet tant pour luy que pour ſes ſucceſſeurs & de la part de Philippe V. Roy d'Eſpagne & Succeſſeurs ayant pouvoir de Sa Majeſté Catholique, &c. Ils donneront déſormais à perpetuité au Roy de Pruſſe & ſucceſſeurs, &c. le titre de Majeſté, & feront rendre à leurs Miniſtres du premier & ſecond ordre les meſmes honneurs, anciens & nouveaux, qu'on rend aux autres Miniſtres des teſtes couronnées.

Autre Article ſéparé.

Que le Roy de Pruſſe évacuera la Ville de Rhimberg aprés la concluſion de la Paix prochaine de l'Empire ſans préjudice des prétentions, moyennant liquidation & ſatisfaction à Sa Majeſté Pruſſienne.

Nouvelle d'Angleterre.

On mande de Londres que les difficultez formées par les Etats de Zelande au

ſujet de l'Electeur de Baviere ont été levées, que les Communes avoient préſenté deux adreſſes à la Reine; l'une pour la prier de faire remettre devant la Chambre une eſtimation des ſommes neceſſaires pour l'entretien des Troupes durant les ſix premiers mois de cette année, & l'autre pour l'Artillerie qu'on a accordé, que le 15. May le Chevalier Robert Davers preſenta un projet d'Acte pour ſuſpendre pendant l'eſpace de deux mois, l'impoſt de 20. liv ſterlin par.

tonneau de vin de France; que les Seigneurs avoient approuvé le projet d'Acte de la taxe sur les Terres; que le même jour on avoit fait la plublication de la Paix entre la France & l'Angleterre, au bruit des Trompettes, des Timbales, des décharges réïterées de l'Artillerie, & aux acclamations d'un nombre infini de peuple. Le soir il y eut par toute la Ville des réjoüissances & des feux de joye. Que les Communes avoient presenté une adresse à la Reine pour la prier de

faire communiquer à la Chambre le Traité fait avec les Etats Generaux, touchant la barriere & la garantie de la succession à la Couronne, avec la copie des instructions & des ordres donnez à ceux qui l'ont conclu. Que le 19. la Chambre avoit resolu d'accorder à Sa Majesté six cent trente six mille huit cent quatre-vingt huit livres sterlin pour l'entretien des Troupes de terre durant les six premiers mois de cette année. Que le 20. le Vi-

comte de Bullingbrok Secre-

taire d'Etat, avoit delivré aux Seigneurs un meſſage de la Reine qui contenoit que ſuivant la prérogative indubitable de la Couronne, de la Paix & la guerre, elle avoit ratifié les Traitez de Paix & de Commerce faits par ſon ordre avec la France, & qu'elle avoit ordonné de les leur communiquer.

Le 18. de May le Duc d'Aumont donna en réjoüiſſance de la Publication de la Paix une fête magnifique à tous les Seigneurs & Dames de la Maiſon de la Reine.

La Comteſſe de Rocheſter, Dame d'honneur de Sa Majeſté dont elle eſt parente, fut priée de faire les honneurs. Il y eut trois tables de vingt, de trente & quarante couverts, avec Concert & Bal; la nuit il y entra un tres-grand nombre de Maſques, à qui on diſtribua des rafraîchiſſemens en abondance; on donna au peuple & aux ſoldats du vin & de la biere; tout a eſté ſi bien reglé, qu'il n'y a eu aucun deſordre. On a fait dans les Villes & les Bourgs des

Provinces de grandes réjoüiſſances, le peuple temoigne par tout une joye extraordinaire.

Nouvelles d'Utrecht.

Les Lettres d'Utrecht portent que le Duc d'Oſſone avoit eu pluſieurs conferences avec les Miniſtres des Alliez, & qu'il attendoit de jour en jour d'Angleterre le Marquis de Monteleon pour terminer ſa negotiation; que le Baron de Kirchner troiſiéme Pleni-

potentiare de l'Archiduc en partit le 17. May, avec le Secretaire de l'Ambassade pour aller à Dusseldorp, & delà à Vienne, & que les bagages du Comte de Sinzendorf avoit deja pris la même route; qu'il y avoit peu d'apparence que la Cour de Vienne voulut accepter les conditions qui luy ont été offertes. Que les Ministres des Princes dont les Troupes ont été congediées par les Etats Generaux, avoient presenté des memoires pour les faire payer des arrerages

qui leur ſont dûs; que la pluſ-
part marchoient vers le Rhin
joindre l'armée de l'Empire,
que les Etats du Pays de
Liege avoient fait ſignifier à
l'Aſſemblée d'Utrecht, une
proteſtation contre le 26e
Article du Traité de Paix
fait avec cet Etat; par lequel
on conſent qu'ils mettent
garniſon dans la Ville & le
Chaſteau de Huy, & dans
la Citadelle de Liege. On
mande de Namur du 6. Juin
que les Troupes Hollan-
doiſes étoient entrées dans
la Ville, & dans le Chaſteau

le

le 29. May, & qu'en même tems celles de France étoient entrées dans Bethune & dans Saint Venant, & qu'on devoit continuer juſqu'à l'entiere évacuation des places cedées de part & d'autre.

Nouvelles d'Eſpagne.

Les Lettres de Madrid portent qu'un Commiſſaire Portugais y étoit arrivé avec trente mille écus en lettres de change pour payer les proviſions qui ont eſté four-nies aux Tronpes Portugai-

ſes ſur leur route en retour-
nant par terre de Catalogne
en Portugal. Que Sa Ma-
jeſté avoit accordé divers Pri-
vileges à des particuliers qui
ont établi à Valdemors, qui
n'eſt éloigné que de quatre
lieuës de Madrid, des Ma-
nufactures de Draps fins.
On mande de Lerida, que les
Troupes des Royaumes
d'Arragon & de Valence
s'avançerent vers cette Ville;
que le Duc de Popoli qui eſt
nommé pour les comman-
der, devoit partir dans peu
avec Don Joſeph Patinno

qui étoit ci-devant Intendant de l'armée d'Estremadure.

On écrit de Balaguer, que le Marquis de Cera-Grimaldi avoit fait entrer dans le Château d'Ager un grand convoy, escorté par le Colonel Don-Dionisio Martinez de la Urga, avec sept Compagnies de Grenadiers & soixante chevaux: qu'ensuite le même Colonel avoit chassé les Miquelets du Pont de Montfort sur la Noguera Kilo Gorçana: qu'il l'avoit fait brûler, & raser le Fort qui le couvroit. Les der-

nieres Lettres de Madrid portent que le Duc de Popoli en étoit parti le 18. May pour aller en Catalogne, où il doit à ſon arrivée trouver toutes les Troupes aſſemblées au rendez vous marqué; celles de Barcelone portent que le General Staremberg étoit fort occupé à contenir & appaiſer les peuples irritez des deſordres que commettent les Troupes Allemandes, d'autant plus qu'elles ne ſont pas payées, & qu'elles manquent même de pain; qu'il attendoit le

Vice-Amiral Jennings avec l'Escadre Angloise qu'il commande, & les Bastimens de transport, pour faire embarquer & transporter en Italie toutes les Troupes Allemandes qui sont en Catalogne: qu'il tenoit toûjours en arrest le Commandant des Troupes qui campoient aux environs de Tarragone, & le General Raphaël Nebot avec quelques autres Officiers pour leurs concussions.

Nouvelles d'Allemagne.

L'Archiduc continuë de

faire ſon ſéjour à Laxembourg où l'on tient ſouvent des Conſeils, auſquels le Prince Eugene & les autres Miniſtres aſſiſtent, pour deliberer ſur les affaires preſentes. On aſſure qu'il a eſté réſolu de continuer la guerre contre la France; juſqu'à ce qu'elle eut accordé à cette Cour des conditions plus avantageuſes: qu'outre les trois Regimens qui ont ordre de venir de Hongrie, on fera encore venir deux autres bataillons de Baviere: qu'on en attend deux autres d'Italie.

Les Lettres de Vienne du 20. May portent que le Prince Eugene ayant pris congé de l'Archiduc & de l'Imperatrice Eleonor partit le 18. pour aller commander en chef les Armées de l'Empire & de l'Archiduc.

Entrée de Milord Duc de Shrewsbury, Ambassadeur Extraordinaire de la Reine de la Grande Bretagne.

Mylord Duc Shrewsbury, Ambassadeur Extraordi-

naire, & Grand Chambellan de la Maison de la Reine de la Grande Bretagne, fit son Entrée publique en cette Ville le 11 May.

Le Maréchal d'Estrées & le Chevalier de Sainctot, Introducteur des Ambassadeurs, furent le prendre dans les Caroſſes du Roy, à la Raquette.

Ordre de la Marche.

Le Caroſſe de l'Introducteur.

Le Caroſſe du Maréchal

d'Estrées, precedé de ses Ecuyers & de quatre Pages à cheval.

Deux Couriers de la Reine de la Grande Bretagne à cheval.

Vingt-quatre Valets de pieds de l'Ambassadeur.

Son Escuyer, & six Pages à cheval.

Le Carosse du Roy, dans lequel étoient l'Ambassadeur, le Maréchal d'Estrées & le Chevalier de Sainctot.

Celuy de Monseigneur le Duc de Berry.

Celuy de Madame la

Ducheſſe de Berry.

Celuy de Madame.

Ceux de Monſieur le Duc d'Orleans & de Madame la Ducheſſe d'Orleans.

Celuy de la Princeſſe de Condé.

Le Caroſſe de la Ducheſſe de Bourbon.

Celuy de la Princeſſe de Conti Douairiere,

Ceux de la Princeſſe de Conti & du Prince de Conti.

Ceux du Duc du Mayne & de la Ducheſſe du Mayne

Celuy de la Ducheſſe de Vendôme.

Celuy du Comte de Toulouſe.

Enſuite ſuivoient les Caroſſes de l'Ambaſſadeur qui étoient des plus magnifiques, ſuivis de ceux de pluſieurs Seigneurs Anglois, & de celuy du ſieur Prior, Plenipotentiaire de la Reine de la Grande Bretagne.

Sitoſt qu'il fut arrivé à l'Hoſtel des Ambaſſadeurs Extraordinaires, il fut complimenté de la part du Roy par le Duc de la Tremoille, premier Gentil-homme de la Chambre de Sa Majeſté.

De la part de Monſeigneur le Duc de Berry par le Marquis de Bethune premier Gentil-homme de ſa Chambre.

De la part de Madame la Ducheſſe de Berry par le Comte de Saumery ſon premier Maiſtre d'Hoſtel.

De la part de Madame, par le Marquis de Mortagne ſon premier Ecuyer.

De la part de Monſieur le Duc d'Orleans par le Marquis de Simianne ſon premier Gentil-homme de la Chambre.

De la part de Madame la Ducheſſe d'Orleans, par le Marquis de Saint Pierre ſon premier Eſcuyer.

Le 13. le Prince Charles de Lorraine, & le Chevalier de Sainctot, allerent prendre Mylord Duc de Shrewſbury à l'Hoſtel des Ambaſſadeurs Extraordinaires dans le Caroſſe du Roy, & le conduiſirent à Verſailles à ſa premiere Audiance publique.

Il trouva à ſon arrivée les compagnies des Gardes Françoiſes & Suiſſes ſous les armes, & les Gardes de la

porte & ceux de la Prevosté.

Il fut reçû par le Marquis de Dreux Grand Maistre des Cerémonies & par le sieur des Granges Maistre des Cérémonies,

Les Cent Suisses étoient en habit de cérémonie, la Hallebarde à la main, & par le Duc de Charost Capitaine des Gardes du Corps qui étoient en haye & sous les armes, à la porte & en dedans de la Salle des Gardes.

Aprés quoy il fut conduit aux Audiances de Monseigneur le Dauphin, de Mon-

seigneur le Duc de Berry, de Madame la Ducheſſe de Berry, de Madame, & de Monſieur & Madame la Ducheſſe d'Orleans.

Il fut traité magnifiquement avec tous les Seigneurs & Gentils-hommes de ſa ſuite, par les Officiers du Roy, & reconduit à l'Hoſtel des Ambaſſadeurs Extraordinaires par le Chevalier de Sainctot, dans le Caroſſe de Sa Majeſté.

Parodie de l'Enigme, dont le mot eſt *le Fleuve.*

Un Fleuve dans ſon lit couche ſans couverture ;
Ne dort que rarement :
Sans eſtre vif il eſt toûjours en mouvement :
Et n'aimant point le vin en boit par avanture.
Malgré *le Champenois dont la lourde voiture*

Met, *pour parler figurement*,
Le dos du Fleuve à la torture.
Le Fleuve, boit le vin
répandu par malheur,
Tel qui *dans un Bateau*
s'expose à la fureur:
A deux doits de la mort
subite
Sur toute autre-chose
medite,
En luy confiant ſes
Treſors.
Le Fleuve *changeant d'eau*,

MERCURE
change vrayment de
Corps;
Il eſt pourtant toûjours
le même.
A quelque *baigneuſe* qui
l'aime
Il prête innocement ſes
bras.
Bras de Fleuve ſe dit, ne
le critiquez pas.
Baigneuſe, entrant dans
l'eau, le tein pâle &
l'œil bas,
Voit le brillant du Fleu-
ve avec indifference:

Et ſans chagrin auſſi ſoû-
fre ſon inconſtance.
Elle s'oppoſe à ſon pen-
chant:
Il la fuit, il la cherche
& même en la cher-
chant
Uſurpe ſes faveurs mais
avec non-chalance:
Car honny ſoit qui mal
y penſe.

ENIGME.

Quand de ſubſtance humaine on m'a formé le corps,
On dit que les ſorciers avec moy ſont bien forts.
Le Lougarou fait m'a preſence:
Le Filourdy fait mon eſſence:
Car ſans luy mon corps abatu

N'auroit pas la haute
vertu,
Qui fait qu'avec respect
par fois on me con-
temple.
Ie suis femelle au Bal, &
je suis mâle au Temple.
L'économe m'enferme un
temps dans sa maison,
Et me donne la vie en
m'ôtant de prison.
Tant que je suis on me
mutile,
Excepté quand je sers la
Ville.

La teſte chaude & le pied froid,
Je ſuis chauſſé fort à l'étroit
Et lors qu'on me promene avec mes camarades,
Le timide Bourgeois a de triſtes aubades
Mais il rit bien auſſi, dans l'endroit où nous pent.
Celuy qui nous monte, & deſcend
Là nous mourons ſouvent

de ce dernier ſuplice,
Pour avoir au public ren-
du trop de ſervice.

Parodie de l'Enigme, dont *le Raſoir* eſt le mot, par Madame de Laun, &c.

Le Raſé ne dit mot
& fait le Jacquemard.
Pour peu que le Raſoir
ſur la chair faſſe é-
cart,
Le patient eſt au ſuplice,

le bassin luy sert de car-
can,
Le Barbier met son cuir
au tan,
Par moy le vieux avare
enfin se martirise;
Luy-même de luy-même
il devient l'écorcheur,
Et sur sa peau me donne
prise.
Pour frustrer de ses droits
son adroit gouverneur,
Rajeunissant les vieux,
Rasoir leur fait honneur:
Le vieillard frais rasé
croit

croit estre en son jeune
âge
Rasoir *d'un assassin,*
Jadis servit la rage
Et quelque Chirurgien,
sen servit par pitié
Rasoir *coupant les corps*
prend l'homme par le
pied
Leur fait faire laide gri-
mace
Tant mieux pour qui
Rasoir *coule légerement*
Dans la route qu'un
Rasoir *trace*

BIBLIOTHEQUE IMPR.

Nul ne l'arreſte impuné-
ment.

ENIGME.

Je réuſſis ſouvent ſans
éducation
A m'élever pourtant
maint homme oiſif
s'empreſſe
Pour contenter ſa paſſion
On m'enchaîne dans ma
jeuneſſe.
Quand d'un Compagnon,
jeune & mort

On vient à doubler ma
figure.
Malgré luy je prend mon
essort
Un vilain sans pitié me
met à la torture
Je vis & ne respire pas
Mais je brille aprés mon
trépas
Aprés avoir brillé ma
Carriere est finie
Serviteur à la Compa-
gnie
Quoyque j'aye bon pied
bon œil

Mourant d'un traître coup, on met au Cercëüil.

LA BRAVOURE prudente.

Trait d'Hſtoire Arabe.

ABdolema étant à la guerre dans le Pays Coraſſan, ſous le General Rouché, Heros de la race de Molhab. Un brave de l'armée enne-

mie ſortit des rangs pour défier en combat ſingulier le plus vaillant de l'armée de Rouché; & les deux armées convinrent de c-der à celuy qui vaincroit pour ſon parti, un certain poſte qui eut faité gorger beaucoup de ſoldats.

Ce brave dit à celuy qui vint combatre contre luy, *dis moy eſt tu le plus vaillant homme de ton Pays, car ſi tu ne l'eſt pas*

je ne daigneray me battre contre toy. Je ne ſçais ſi je le ſuis, répondit l'autre, c'eſt à toy d'en faire l'épreuve pour me l'aprendre, le combat fut rude & le Coraſſien ne tua ſon homme qu'au dépens de pluſieurs bleſſures qu'il en receut.

Enſuite il fit ſeulement bander ſes playes, & dit qu'il s'étoit aperçû que le pied avoit manqué par malheur à celui qu'il a-

voit tué, & que ne croyant pas sa victoire legitime il vouloit combatre un second adversaire : tu as tort, la partie ne sera plus égale, luy dit quelqu'un de son parti, car te voila plus foible & plus fatigué que tu n'étois ; *mais aussi* reprit le brave, n'auray-je à faire qu'à un homme moins redoutable, car le premier en vaillance étoit celui qui s'est presenté

d'abord, & pour le ſe-
cond, je n'ay pas beſoin
de tant de force, ce ſecond
vint, & il l'abatit à ſes
pieds; mais le voyant
mort, il trouva encore
quelque raiſon de ſcru-
pule ſur ſa victoire, & ſoû-
tenant qu'il ne l'avoit pas
vaincu de bon jeu; il en
voulut voir un troiſiéme.
Son General ayant apris
ſes deux combats, lui
envoya dire qu'il luy de-
fendoit d'en tenter un

troiſiéme, *comment donc* répondit-il fierement, *mon General ne m'eſtime gueres, ou bien il eſt trembleur de ſon temperament, & ainſi il ne merite pas de m'avoir à ſon ſervice*; aprés avoir dit fierement ces paroles, il demanda obſtinement un Champion, alors Rouché commenda à Aboudoulema de ſe preſenter pour combatre le fier à bras, qui les inſultoit, Abou-

doulema s'excuſant prudament, Rouché en le preſſant, lui dit ſur le champ ces vers, *vos Ayeuls ne vous ont-ils donc pas laiſſé pour heritage, l'amour & le deſir de mourir pour moy, non-pas* répondit Aboudoulema, *car j'ay renoncé à leur ſucceſſion*; cependant reprit Rouché, je t'ay vû brave en mille occaſions, ouï répondit Aboudoulema; mais ma vie eſt

pleine d'actions temeraires, je ſuis âgé & je veux laiſſer dans mes ans un peu de place pour les actions de prudence; mais reprit bruſquement Rouché, ceſſe donc de prétendre à la gloire & à la paye de ton Prince, *pour la gloire elle a déja volé d'Orient juſqu'en Occident, elle eſt deja trop loin pour revenir ſur ſes pas, à l'égard de la paye je la reçois pour combatre*

mais non-pas pour estre tué, ce vilain Carassien ne me traitera pas mieux qu'il a fait les autres; mais dit Rouché, je n'ay rien de meilleur que vous là luy oposer, le voilà qui s'impatiente, & je vais vous; livrer à lui malgré vous, *puisqu'ainsi est*, répondit Aboudoulema, *il faut partir, mais le voyage de l'autremondeest grand, il me faut pour l'entreprendre, une bonne &*

friande provision de vins & de vivres ; aussi-tost Rouché chargea un Esclave de gasteaux, de viandes, de fruits & de vins exquis, ensuite Aboudoulema suivi des provisions, tira son épée, marcha vers son ennemi, & quant il en fut assez prés pour lui parler, il lui dit *brave Corassien sçavez vous par avanture qui est Aboudoulema*, oüi dit le Corassien

& ſi vous l'eſtes vous eſtes digne de me combatre, *je le ſuis repliqua Aboudoulema, & ſi vous me croyez digne de vous, vous devez croire que je ne veux point me battre avec avantage; vous avez perdu vos forces en tuant deux hommes, il faut les réparer en buvant & mangeant avec moy*, je crois que cela eſt prudent, repris le Coraſſien feroce, buvons

donc enſemble avant que de nous égorger enſemble, *égorger ſoit reprit Abdoulema ; mais je veux que ma victime ſoit refaite & en bon point, pour mériter d'eſtre immolée par moy ; ainſi pour repaitre en repos, je vais feindre de fuir devant vous, & vous me ſuivrez afin de nous dérober à la vûë des deux armées & la coupe à la main je vous chanteray une petite*

chanſon Arabe de ma fa-çon : tout cela fut executé ſur le champ, & comme Aboudoulema étoit éloquent ſur tout à table, il profita de quelques plaintes que lui fit le Coraſſien ſur ce que ſon General luy avoit defendu ce troiſiéme combat ; il acheva de luy perſuader que ce General ne meritoit pas qu'il portât les armes pour lui, & qu'au contraire Rouché eſti-

moit tant les braves gens & étoit si brave lui-même, qu'il meritoit un ami comme le Coraffien, enfin Aboudoulema, à force d'eloquence & de bon vin, piqua au jeu le Coraffien, le mena à Rouché au galop, Rouché fut surpris de les voir revenir ensemble, Aboudoulema lui dit, Seigneur, voici un camarade que j'ay gagné pour vous, vous vouliez que nous

nous égorgeaſſions, nous avons employé ce temps à boire à voſtre ſanté, n'avons nous pas mieux fait; Rouché, ſans rien répondre tira ſon épée nuë, elle étoit garnis de pierres précieuſes d'un grand prix, il la donna au Coraſſien lui diſant ſi pour avoir bien combatu moy contre je te fait ce preſent, juge de ceux que je te feray quand tu auras combatu pour moy

le Coraſſie : lui dit, Seigneur c'eſt aſſez de mon épée pour te ſervir, garde la tienne, celle de mon General eſt beaucoup plus riche, c'eſt celle-là que je veux gagner, car il m'a mépriſé; tu as raiſon, dit Rouché, mais c'eſt à faire à moy à la luy oſter pour te la donner; cela dit, Rouché ſe mit à la teſte de ſon armée ayant à ſes coſtez le Coraſſien & Aboudou-

ma, ils marcherent aux ennemis & firent tous trois des actions si extraordinaires, qu'ils gagnerent une victoire complette: Rouché joignit le General, le combatit, le blessa, le desarma, & fit present au Coraffien de l'épée qu'il desiroit donna la sienne à Aboudoulema, il leur donna deux des premieres places de son armée qu'aucun ne leur envia, ayant

été témoins de leurs hauts faits d'armes.

MORTS.

Messire Antoine le Févre, Chevalier, Seigneur de la Malmaison & de Bissy, Conseiller & Doyen de la Cour des Aydes, âgé de 80. ans moins deux mois, mourut le 29 May, il avoit esté reçû Conseiller de la Cour des Aydes le 29. May 1656. il avoit épousé le 30. Juillet 1663. Dame Anne Marguerite Auzanet dont il a laissé quatre enfans, sçavoir, Fran-

çoise le Févre de la Malmaiſon, Conſeiller au Parlement, & Commiſſaire aux Requeſtes du Palais; Antoine le Févre de la Malmaiſon reçû Chevalier de Malte le 17. Janvier 1688 Anne le Févre de la Malmaiſon, Religieuſe Profeſſe en l'Abbaye de Lonchamps, & Catherine le Févre de la Malmaiſon, veuve de N. de Bonneüil, Introducteur des Ambaſſadeurs, dont elle a deux enfans.

Meſſire Antoine Portail, Chevalier, Conſeiller honoraire de la grande Chambre,

mourut le 9 Juin 1713. il étoit Pere du Président Portail.

Messire Charles Marquis de Gaucourt, Lieutenant de Roy en Berry, mourut le 30. May, laissant d Albertine Brigide de laBaume sa seconde femme un fils qui lui succede en sa Charge de Lieutenant de Roy.

DONS DU ROY.

Le Roy a donné l'Abbaye de Saint Germer, Ordre de S. Benoist, Diocéle de Beauvais à l'Abbé Begon, Doyen de la Rochelle.

L'Abbaye de l'Etoile, Or-

dre de Cîteaux, Diocéſe de Poitiers à Don Jean Benoiſt.

L'Abbaye de S Sauveur, Ordre de S. Benoiſt, Dioceſe de Chaalons ſur Marne à l'Abbé de Valcroiſſant.

Le Prieuré de Veſſeaux à l'Abbé de Conſtant; grand Vicaire de Soiſſons.

L'Abbaye de Groſbois, Ordre de Cîteaux, Diocéſe d'Angouleme à l'Abbé Quenel, Aumoſnier de Monſeigneur le Duc de Berry.

L'Abbaye de Nôtre-Dame des Anges, Ord. de S Benoiſt Dioceſe de Coutance, à la Dame de Flers.

SUITE DU III. MEMOIRE de la Melodie.

De la Quinte, Complement, & Répliques.

6. SI l'on fait ſonner en même temps deux cordes égales en groſſeur & en tenſion, dont l'une ne ſoit que les $\frac{2}{3}$ de l'autre, un peu moins, on entendra encore une conſonance trés-harmonieuſe, que l'on nomme quinte, du nombre des ſons qu'elle comprend, comme (UT, re, mi, fa,

sol) Les deux sons qui la forment sont à la verité moins unis entr'eux, que ceux de l'uniſſon & de l'octave, comme on l'a dit ci-devant: mais leur harmonie eſt plus relevée & plus piquante. On peut donc encore aſſurer, comme des precedentes, que cette harmonie lui vient de ſa ritmique (2, 1, 1, 2,) ou de ſes expoſans $\frac{1}{108}$, ou $\frac{144}{96}$, ſelon le beſoin; quelque choſe d'auſſi parfait & d'auſſi agreable à l'eſprit ne pouvant proceder que d'une cauſe trés-ſimple & trés-parfaite.

Le complément de la quinte eſt la quarte, parce que leurs intervales pris de ſuite renferment tous les ſonsque l'octave comprend. La quarte tient ſon nom des 4 ſons qu'elle contient, comme (ſol, la, ſi, ut.) On la trouve en faiſant ſonner en même temps deux cordes égales en longueur & en tenſion, dót l'une n'eſt que les $\frac{3}{4}$ de l'autre, un peu moins. Elle n'a gueres moins d'harmonie que la quinte, étant oüie ſeule ; c'eſt pourquoy on a raiſon de conclure

auſſi que cette perfection lui convient de ſa ritmique (3, 1, 2, 2, 1, 3) ou de ſes expoſans $\frac{3}{4}$, par les raiſons rapportées. On peut auſſi prendre pour ſes expoſans $\frac{96}{72}$, ou $\frac{144}{108}$, ſelon le beſoin. Au reſte la quarte s'employe avec beaucoup de ſuccés dans la melopée, ſoit en commençant, ſoit dans le progrés du chant, ou dans ſa fin, & même plus frequemment que les quintes, ſixtes & octaves, parce qu'elle eſt plus aiſée à entonner, & qu'elle eſt moins ſuave que l'octave &

la quinte, & davantage que les sextes. C'est pour cela que les Grecs & les peuples Asiatiques en ont fait le fondement de leur musique, n'aïant pas eu de cónoissance de la composition. Elle sert à temperer la trop grande douceur des unissons, des octaves & des quintes, en empêchant qu'elles n'affadissent.

Les repliques de la quinte sont la 12, la 19, la 26, dont les noms se trouvent toûjours, en ajoûtant continuellement 7 au nombre

ſ dela quinte ; leurs expoſans ſont ($\frac{3}{1}$, $\frac{6}{1}$, $\frac{12}{1}$) qui ſe forment aiſément avec ceux de la quinte $\frac{3}{2}$, comme il eſt évident. Pour entendre ces repliques, il faut faire ſonner à la fois deux cordes égales en tenſion & en groſſeur, dont l'une ſoit le $\frac{1}{3}$, ou $\frac{1}{6}$, ou $\frac{1}{12}$ de l'autre. On connoît alors que la douziéme ne cede en rien à la quinte, & que peut-être elle la ſurpaſſe en douceur, les autres allant toûjours en diminuant de beauté, à meſure qu'elles s'éloi-

gnent de celles-ci. Et l'on doit bien remarquer que la douziéme eſt encore ſi naturelle, que non-ſeulement elle ſe forme comme d'elle-même dans les inſtrumens à vent, en ſouffant de plus fort en plus fort, ainſi que l'octave : mais même on l'entend preſque toûjours dans le ſon des grands corps mêlée avec l'octave ; ce qui nous fait connoître que les corps ſuffiſamment longs ne ſe diviſent pas ſeulement en deux & en quatre parties,

par la vertu de leur reſſort & par le choq de l'air : mais encore en trois parties égales & plus, comme on va le voir. A l'égard des ritmiques de ces repliques, on voit bien que ce ne ſont que des unites, ſçavoir, III ; IIIII, &c.

Enfin les repliques de la quarte ſont l'11, la 18, la 25, qui tirent toûjours leurs noms du nombre des ſons qu'on y conçoit, leſquels ſe trouvent en ajoûtant continuellement 7 à 4. Leurs expoſans ſont $\frac{8}{13}$, $\frac{16}{3}$, $\frac{32}{3}$, qu'il eſt

aiſé de former avec ceux de la quarte $\frac{4}{3}$; & pour avoir ces repliques, il faut faire ſonner en même temps deux cordes égales en groſſeur & tenſion, dont l'une ſoit $\frac{2}{8}$, ou $\frac{1}{16}$, ou $\frac{2}{1}$ de l'autre; alors on entendra de nouvelles conſonances, qui vont continuellement en diminuant de beauté, à meſure qu'on s'éloigne de la quarte. Les momens ou temps de leurs ritmiques ſont, (3, 3, 2, 1, 3. 3, 1, 2, 3, 3) (3, 3, 3, 3, 3, 1, 2, 3, 3. 3, 3, 2, 1, 3, 3, 3, 3, 3) &c.

Au reſte on peut regarder la quarte comme une conſonance neutre, de même que l'octave, & leurs repliques, en ce qu'elles entrent dans toutes ſortes de paſſions.

De la Tierce majeure, complément, & repliques.

7. Si l'on fait ſonner enſemble deux cordes égales en groſſeur & en tenſion, dont l'une ſoit les $\frac{4}{5}$ de l'autre, un peu moins, on entendra une conſonance un peu moins ſuave que les pre-

cedentes, c'eſt à dire un peu plus piquante, que l'on peut aappeller aigre-douce, & que l'on nomme tierce majeure, à cauſe qu'elle renferme trois ſons ſans demi-ton, comme (ut, re, mi; fa, ſol, la) &c. d'où l'on peut conclure que cette douceur, que pluſieurs preferent même à celle de la quarte, ne lui vient encore que de la perfection de ſes expoſans ($\frac{4}{4}$.) On en peut juger auſſi par ſa rirmique (4, 1, 3, 2. 2, 1, 3, 4) qui eſt mediocrement va-

lieu.

riée, ſans confuſion, & qui produit un effet trés agreable à l'oreille. On peut prendre auſſi pour ſes expoſans $\frac{90}{7}$, ou $\frac{120}{96}$, ſelon l'occaſion. Son aigre-doux a fait que l'on a été prés de 5000 ans à la recevoir pour conſonnance : mais il y avoit encore d'autres raiſons qui combattoient contr'elle, que l'on verra ci-aprés. Du reſte elle a toûjours la preference dans les paſſions vives, auſſi-bien que la quinte, & leurs repliques, comme on le dira en ſon lieu.

Son complement eſt la ſixte mineure, ainſi nommée à cauſe des ſix ſons qu'elle renferme, qui contiennent deux demi-tons, comme (mi, fa, ſol, la, ſi, ut.) Pour l'entendre, il faut faire ſonner deux cordes égales en tenſion & groſſeur, dont l'une ſoit preſque les $\frac{5}{8}$ de l'autre ; alors on a une nouvelle conſonance moins gracieuſe que la precedente, & pour ainſi dire la moindre de toutes les conſonances reçûës vulgairement, dont l'expoſant

est $\frac{8}{5}$, comme on n'en peut douter par les raisons ci-dessus ; & par consequent aussi sa ritmique est (5, 3, 2, 5, 1, 4. 4, 1, 5, 2, 3, 5) laquelle commence à être confuse, comme il est évident. Aussi ne fait-elle pas tant de plaisir à l'oreille que celle de la tierce majeure. On peut prendre encore pour ses exposans $\frac{144}{90}$, comme il est manifeste. Au reste cette consonance est une de celles qui ont été rejettées par les anciens, comme on l'a dit ci-devant.

Les repliques de la tierce majeure ſont la 10, la 17, la 24, qui tirent toûjours leurs noms du nombre de leurs ſons, comme il eſt aiſé de le voir. On trouve ces repliques en faiſant ſonner enſemble deux cordes égales en tenſion & en groſſeur, dont la moindre eſt preſque ($\frac{2}{5}$, $\frac{1}{5}$, $\frac{1}{10}$) de la plus longue. En on remarque que la dixiéme eſt un peu plus gracieuſe que la tierce majeure, la 17 eſt encore plus douce, mais auſſi plus fade; & la 24 plus

fade & plus confuſe. Les rapports de ces repliques ſont donc ($\frac{5}{2}$, $\frac{5}{1}$, $\frac{10}{1}$) par les raiſons tant rebattuës, & leurs ritmiques ſont par conſequent (2, 2, 1. 1, 2, 2) (1 1 1 1 1) &c. D'où l'on ne peut douter qu'elles n'empruntent toute leur douceur. A quoy il faut ajoûter que la 17 eſt encore ſi naturelle, qu'elle ſe forme non-ſeulement dans les trompettes, & autres inſtrumens à vent, en ſouffant par degrez, de même que l'octave, la 12.e & la 15.e: mais même

même on l'entend encore dans les fons des grands corps mêlée avec ces trois dernieres conſonances. Ce qui ne laiſſe point à douter que les grands corps ne ſe ſubdiviſent encore en cinq parties égales, tant par l'action de leur reſſort, que par la reſiſtance de l'air. Au reſte ces diviſions naturelles ne doivent pas être regardées comme imaginaires, puis qu'on les apperçoit à la vûë même dans les tremblemens des longues cordes tenduës, & des

longues tringues de fer re-
tenuës par un bout ſous un
valet de menuiſier, ou dans
un étau de ſerrurier, le
reſte demeurant en l'air.
Enfin il eſt difficile de com-
prendre juſqu'où a été l'en-
têtement & la prévention
des anciens, de n'avoir pas
voulu reconnoître ces re-
pliques pour des conſonan-
ces, veu qu'elles ne cedent
preſque en rien à la quinte
& à la quarte, & que la 17
a même une prérogative
que la nature n'a pas accor-
dée à ces dernieres. C'eſt

ainſi que ſouvent, pour vouloir trop philoſopher, on gâte tout. Mais paſſons outre.

Les repliques de la ſixte mineure $\frac{8}{5}$ ſont la 13, la 20, la 27 mineures, qui tirent toûjours leurs noms du nombre de leurs ſons. Pour les entendre il faut agiter enſemble deux cordes égales en groſſeur & en tenſion, dont la plus courte ſoit preſque ($\frac{5}{16}$, $\frac{5}{32}$, $\frac{5}{64}$) de la plus longue, & on verra qu'elles diminuent ſucceſſivement de grace, à pro-

portion qu'elles s'éloignent de la ſixte mineure, à commencer à cette derniere. On ne peut donc pas douter que les expoſans de leurs vibrations ne ſoient ($\frac{6}{5}$, $\frac{32}{5}$, $\frac{64}{5}$) par les raiſons rapportées, leſquels expoſans ſe tirent aiſément de $\frac{1}{5}$; leurs ritmiques ſont (5, 5, 5, 1, 4, 5, 5, 2, 3, 5. 5, 3, 2, 5, 5, 4, 1, 5, 5, 5) &c. d'où elles empruntent tout ce qu'elles ont d'agrément, puiſque c'eſt tout ce qui conſtituë leur être. Ces conſonances ſont encore de

celles qui ont été rejettées par les anciens, & ils n'ont pas eu en cela grand tort, puis qu'ils ignoroient la compoſition, & qu'elles ne ſçauroient preſque entrer dans la melopée qu'en relations.

De la Tierce mineure, complement, & repliques.

8. Si l'on fait ſonner en même temps deux cordes égales en groſſeur & en tenſion, & dont la plus courte ſoit preſque les $\frac{5}{6}$ de la plus longue, on aura en-

core une conſonance, qui prend toûjours ſon nom du nombre de ſes ſons, comme (mi, fa, ſol,) & dont le rapport des vibrations ſera $\frac{5}{6}$ par les raiſons tant repetées, & par conſequent ſa ritmique ſera (5, 1, 14, 2, 3. 3, 2, 4, 1, 5) qui eſt un peu moins confuſe que celle de la ſixte mineure ci-deſſus; auſſi cette conſonance eſt elle un peu plus gracieuſe: mais elle l'eſt cependant bien moins que la tierce majeure. On ne peut donc auſſi douter que cet

agrément ne procede de cette ritmique, ou, ce qui eſt le même, du rapport des vibrations $\frac{5}{5}$, que l'on peut encore exprimer ainſi ($\frac{108}{90}$, $\frac{96}{80}$, $\frac{144}{c}$) ſelon le beſoin. Au reſte cette conſonance $\frac{108}{90}$ jointe avec la tierce majeure ($\frac{90}{72}$) compoſent la quinte $\frac{108}{7}$, ou $\frac{1}{7}$, comme on le voit en (UT, mi, ſol,) & la même tierce mineure $\frac{108}{50}$ jointe avec la quarte $\frac{14}{108}$, compoſent la ſixte mineure $\frac{144}{90}$ comme on le voit en (MI, ſol, ut.) Cette tierce a eu la même infortune que

les consonáces rejettées par les anciens, & generalement par tous les peuples Orientaux: mais elle en est recompensée par le privilege qu'elle a d'exprimer la compassion & la tendresse, en un mot les passions languissantes, aussi-bien que la sexte mineure, & leurs repliques, comme on le dira dans son lieu.

Le complement de la tierce mineure est la sixte majeure, qui tient son nom des six sons qu'elle renferme, entre lesquels il ne se trou-

trouve qu'un demi-ton, comme dans (UT, re, mi, fa, ſol, la.) On forme cette conſonance en touchant en même temps deux cordes, dont l'une eſt preſque les $\frac{3}{5}$ de l'autre. Aprés quoy l'on ne peut douter que le rapport de ſes vibrations ne ſoit $\frac{5}{3}$, ou $\frac{120}{72}$, & ſa ritmique (3, 2, 1. 3. 1, 2, 3,) qui peut aller de pair avec celle de la tierce majeure. Auſſi cette conſonance ne lui cede-t-elle point en douceur, étant même un peu plus fade: mais la grandeur de ſon

intervale la rend peu propre à la melodie, par la difficulté qu'il y a de l'entonner; ainsi elle n'y entre qu'en relation. Au reste elle est composée de la tierce majeure $\frac{120}{96}$, & de la quarte $\frac{96}{72}$, jointes ensemble, comme on le voit en (UT, fa, la.) Les anciens & tous les Orientaux n'ont donc pas eu tant de tort de rejetter cette belle consonance, puis qu'ils n'en sçavoient faire aucun usage, & qu'ils ne connoissoient pas même les relations.

Les repliques de la tierce mineure $\frac{6}{5}$ sont la 10^e, la 17^e, la 24^e mineures, qui tirent toutes leurs noms du nombre des sons qu'elles renferment. On entend ces repliques lors qu'on fait sonner deux cordes, dont l'une est ($\frac{5}{12}$, $\frac{5}{4}$, $\frac{5}{48}$) de l'autre, un peu moins ; & on trouve qu'elles diminuent continuellement de beauté, à mesure qu'elles s'éloignent de la tierce mineure, à commencer à celle-ci. On ne peut pas cependant douter que les exposans de leurs

vibrations ne soient ($\frac{2}{5}$, $\frac{24}{5}$, $\frac{48}{5}$,) par les raisons rapportées : lesquels exposans se tirent aisément de ceux de la tierce mineure ($\frac{6}{5}$,) & que leur agrément ne procede de leurs ritmiques (5 , 5, 2 , 3, 5, 4, 1 , 5. 5, 1 , 4 , 5, 3, 2 , 5 , 5) &c.

Enfin les repliques de la sexte majeure $\frac{5}{3}$ sont la 13^e^ , la 20^e^ , la 27^e^ majeures , qui tirent toûjours leurs noms du nombre de leurs sons. On les entend en faisant sonner ensemble deux cordes égales d'ailleurs en tout.

dont l'une eſt ($\frac{3}{10}$, $\frac{3}{20}$, $\frac{1}{40}$) de l'autre en longueur, & on trouve qu'elles vont toutes encore en diminuant de beauté, à meſure qu'elles s'éloignent de la ſexte majeure, à commencer à celle-ci. Les expoſans de leurs vibrations ſont donc ($\frac{10}{5}$, $\frac{10}{7}$, $\frac{10}{3}$) qui ſe tirent aiſément de $\frac{5}{3}$, & leurs ritmiques ſont (3, 3, 3, 1, 2, 3. 3, 2, 1, 3, 3, 3,) (3, 3, 3, 3, 3, 3, 2, 1, 3, 3, 3. 3, 3, 3, 1, 2, 3, 3, 3, 3, 3, 3,) &c. d'où l'on ne peut douter qu'elles n'empruntent ce qu'elles ont de beau-

té, puiſque c'eſt là tout ce qui les conſtituë.

Des conſonances qu'on peut ajoûter aux precedentes.

9. Il eſt évident que les conſonances conſiderées ainſi par complemens & repliques, ſe reduiſent au nombre de cinq fondamentales, tant anciennes que modernes, majeures & mineures; ſçavoir, l'uniſſon $\frac{1}{1}$, l'octave $\frac{2}{1}$, la quinte $\frac{3}{2}$, la tierce majeure $\frac{5}{4}$, & la tierce mineure $\frac{6}{5}$; ce qui donne une grande facilité pour les

retrouver toutes, & les comparer entr'elles. Suivant cela l'octave comprend huit consonances en tout, en ajoûtant aux precedentes la quatre $\frac{4}{5}$, complement de la quinte; la sixte mineure $\frac{8}{5}$, complement de la tierce majeure; & la sixte majeure $\frac{5}{3}$, complement de la tierce mineure. Ausquelles consonances si l'on ajoûte trois repliques pour chacune, (l'unisson excepté) on aura vingt-neuf consonances en tout: mais en même temps

on trouve plusieurs autres rapports tirez des precedens, (& qu'on peut par consequent nommer musicaux) lesquels sont aussi simples que plusieurs de ceux-là. Ces rapports sont les onze suivans, ($\frac{9}{5}$, $\frac{9}{4}$, $\frac{9}{2}$, $\frac{9}{1}$: $\frac{15}{4}$, $\frac{15}{1}$: $\frac{15}{2}$, $\frac{18}{5}$, $\frac{18}{1}$: $\frac{15}{3}$, $\frac{25}{2}$) dont les ritmiques égalent en simplicité, en symetrie, & en varieté plusieurs de celles des consonances reçûës; ces ritmiques sont (5, 4, 1, 5, 3, 2, 5. 2, 3, 5, 1, 4, 5) (4, 4, 1, 3, 4, 2. 2, 4, 3, 1, 4, 4) (2, 2, 2, 2, 1. 1, 2, 2, 2, 2) &c. (4, 4,

4, 3, 1, 4, 4, 4, 2. 2, 4, 4, 4, 1, 3, 4, 4, 4) &c. (5, 5, 5, 3, 2, 5, 5, 5, 1, 4, 5. 5, 4, 1, 5, 5, 5, 2, 3, 5, 5, 5) &c. & (3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 3, 1, 2, 3, 3, 3. 3. 3, 3, 3, 2, 1, 3, 5, 3, 3, 3, 3, 3, 3.) &c. Si l'on veut donc ſe donner la peine d'accoûtumer l'oreille à ces nouveaux intervales, comme on a fait à la tierce, à la ſexte mineures, & à leurs repliques, on aura une nouvelle conſonance $\frac{9}{5}$ dans l'octave, dont la replique eſt $\frac{8}{5}$, & en tout quarante conſonances. On verra ci-aprés

d'où ces onze nouvelles consonances sont tirées ; car elles tiennent leur origine des dissonances, dont on va parler incontinent, quoique les intervales ($\frac{9}{2}$, $\frac{9}{1}$, $\frac{35}{2}$, $\frac{15}{1}$, $\frac{18}{1}$, $\frac{25}{2}$) n'en retiennent presque rien du tout, ne cedant en rien aux consonances reçûës ; ce qui pourroit même passer pour un 3^e paradoxe en musique.

Mais ce qui doit certainement passer pour un quatriéme paradoxe en cette science, c'est que les intervales ($\frac{7}{1}$, $\frac{7}{2}$, $\frac{7}{3}$, $\frac{7}{4}$, $\frac{7}{5}$, $\frac{7}{6}$, $\frac{7}{7}$,

$\frac{11}{2}$, $\frac{11}{3}$, $\frac{11}{4}$, $\frac{11}{5}$, $\frac{11}{6}$: $\frac{13}{1}$, $\frac{13}{2}$) &c. qui renferment dans leurs exposans d'autres nombres premiers que (2, 3, 5) soient des dissonances, quoique ces exposans soient aussi simples, & leurs ritmiques aussi symetrisées & aussi variées que les precedentes, comme on peut le voir ici. (1 1 1, &c) (2, 2, 2, 1. 1, 2, 2, 2) (3, 3, 1, 2. 3. 2, 1, 3, 3.) (4, 3, 1, 4, 2. 2, 4, 1, 3, 4) &c. (1 1 1, &c.) (2, 2, 2, 2, 1. 1, 2, 2, 2, 2, 2) (3, 3, 3, 2, 1, 3. 3. 3, 1, 2, 3, 3, 3, 1) (4, 4, 3, 1, 4, 4,

2. 2, 4, 4, 1, 3, 4, 4) &c. D'ailleurs ces ritmiques font autant de plaiſir à l'oreille, étant deſtituées de ſon, que les precedentes, comme chacun peut l'éprouver ſoy-même. D'où peut donc venir cette difference, qui ſemble renverſer toute la theorie des ſons & des vibrations ? pourquoy faut-il que les conſonances ne ſoient point compoſez d'autres nombres premiers que des trois (2, 3, 5?) & quel privilege ont ces trois ſur

tous les autres 7, 11, 13, &c. qui ſont en nombre infini? Certes ce privilege ne peut venir que de la conformation de nôtre organe, qui ne peut admettre d'autres nombres premiers que ces trois plus ſimples. De même que ce qui fait que tous les peuples de cet ancien continent comptent ſeulement juſqu'à dix, & non pas juſqu'à douze, cela vient certainement de ce que la nature ne nous a donné que dix doigts, puis qu'il ſeroit bien plus commode de

compter juſqu'à douze, par exemple. Il faut donc neceſſairement rappeller ici la ſtructure de l'oreille humaine, que nous avons expliquée exprés aſſez en détail dans le premier memoire de nôtre Melodie, où nous avons remarqué que les trois canaux ſemicirculaires du labyrinthe s'abouchent dans ſa cavité par cinq embouchures ſeulement, & non pas par ſix, comme ils le devroient naturellement, ſi la nature n'avoit rien affecté ici de

particulier, deux de ces canaux ayant une embouchure commune ; & cela non seulement dans tous les hommes, mais même dans la plûpart des animaux qui ont le labyrinthe, comme on trouve cinq doigts aux pieds de plusieurs animaux, de même qu'aux mains & aux pieds de l'homme. Ce qui fait assez connoître que cette structure si singuliere n'est point un effet ou du hazard, ou d'aucun dérangement. Au contraire elle est faite telle, pour être pro.

pre à recevoir les cinq branches du nerf auditif, ſçavoir de la partie de ce nerf qui aprés avoir quitté la baſe du limaçon, entre dans la voûte, où elle ſe diviſe en cinq rameaux, (de même que la main en cinq doigts) dont chacun entre en chacune des cinq embouchures de ces trois canaux, pour ſe diſtribuer, & ſe perdre enſuite dans leur perioſte. Il reſte donc maintenant d'expliquer comment toutes les conſonances precedentes peuvent s'ex-

s'exprimer sur ces cinq rameaux comme sur les cinq cordes d'un violon, & d'où vient qu'ils n'admettent point d'autres intervales. Pour entendre ceci, il faut se souvenir de ce que nous ayons établi en parlant de l'oreille, article 15; sçavoir, que quoique ses differens chassis ne soient en aucune consonance prochaine avec le son qui les frape, ils ne laissent pas de trembler, mais d'un tremblement forcé, & qui ne dure qu'autant que dure le son qui les

meut ; au lieu que quand le chaſſis exterieur a été mis en conſonance prochaine avec le ſon de dehors par ſes muſcles, il en reçoit alors les vibrations avec facilité, & les conſerve même aprés que le ſon n'agit plus deſſus. Il en eſt de même des cinq rameaux du nerf auditif que je diſtingue en premier, ſecond, troiſiéme, quatriéme & cinquiéme, en ſuppoſant que le premier par ſa grandeur, & par la nature des eſprits qu'il contient, étant dans

son état naturel, est disposé à faire cinq vibrations contre le second six, aussi dans son état naturel ; ainsi ces deux rameaux sont naturellement entr'eux en tierce mineure : que le même premier rameau est de même avec le troisiéme, aussi dans son état naturel, en tierce majeure ; c'est à dire qu'il fait quatre vibrations contre celui-ci cinq ; qu'il est avec le quatriéme, aussi dans son état naturel, en quinte : de sorte qu'il fait deux tremblemens contre

celui-ci trois. Enfin que le même premier rameau eſt en octave avec le cinquiéme, ou fait un tremblement contre le cinquiéme deux. Ce qui ſervira à rectifier ce qui n'eſt qu'ébauché dans l'article 17. du memoire cité.

Ceci étant ſuppoſé, on voit déja comme on peut exprimer les ſons (UT, mi, ſol, ut) ſur le premier, le troiſiéme, le quatriéme & cinquiéme rameaux du nerf auditif, puiſque pour cet effet il ſuffit que l'ame

les mette chacun à l'unif-
ſon des vibrations de ces
quatre ſons, en accelerant
ou retardant le mouvement
des eſprits qu'ils contien-
nent. Pour y exprimer en-
ſuite un fa, qui fait la quar-
te avec UT, il ſuffit que le
premier rameau UT ſe ſub-
diviſe en quatre parties éga-
les par le choq de l'air, afin
que trois de ces parties en-
ſemble en puiſſent recevoir
les tremblemens. De mê-
me le ſon la s'exprimera ſur
le troiſiéme rameau, qui
fait mi, avec lequel il fait

auſſi la quarte. Le ſi s'exprimera ſur le ſol, avec lequel il fait la tierce majeure ; & pour cela il ſuffit que le rameau ſol ſe ſubdiviſe en cinq parties égales par le choq de l'air, afin que quatre de ces parties faſſent enſemble le ſi : mais le même ſi s'exprimera encore mieux ſur le mi, quand le la ne ſonnera pas ; car puis qu'il fait la quinte avec le mi, il ſuffira que le rameau mi ſe diviſe en trois parties égales, afin que deux de ces parties enſemble faſ-

ſent le ſi ; au lieu que ſi le la ſonnoit en même temps, il faudroit que le choq de l'air pût obliger ce rameau de ſe ſubdiviſer en douze parties égales, afin que neuf de ces parties enſemble rendiſſent le la, & huit le ſi ; ce qui n'eſt peut-être pas fort difficile. Enfin pour le re, il ne peut mieux s'exprimer que ſur le ſol : mais comme il eſt plus bas que ce ſol, il faut pour cet effet que le ſol lui-même deſcende à ſon octave, & ſe diviſe en ſix parties égales,

afin que chaque moitié rende le ſol naturel, & que quatre enſemble puiſſent ſonner le re deſiré.

Les repliques baſſes s'exprimeront de même ſur les mêmes filets relâchez à propos : mais pour les repliques hautes, il ſuffira que l'air du labyrinthe diviſe les cinq rameaux muſicaux : par exemple la replique haute du fa diviſera le cinquiéme rameau, de même que le fa bas diviſe le premier. Pour la replique du la, l'air diviſera le troiſiéme ra-

meau

meau mi en 8, afin que ſix enſemble rendent le la, & trois enſemble ſa replique. Pour le ſi il y aura deux parties du quatriéme rameau ſol, diviſé en cinq comme ci-deſſus, qui fremiſſant enſemble rendront ſa replique. Le mi ſe diviſera auſſi en trois parties égales, dont chacune à part ſonnera ſi replique, lorſque le la ne ſonnera point; & ſi le la s'y trouve, alors le mi étant diviſé en douze, comme ci-deſſus, quatre rendront la replique du ſi, deux ſa du-

plique, & 1 ſa triplique : le tout ſelon les principes de la diviſion des cordes expliquez ci-devant.

Des conſonances compoſées, ou accords.

10. A l'égard des conſonances compoſées nommées accords, comme (UT, mi, ſol, ut) (LA, ut, mi, la) &c. je n'en traiterai point exprés, ce ſujet appartenant plûtôt à la compoſition. Je dirai ſeulement qu'ayant trouvé leurs expoſans (4, 5, 6, 8) (10, 12, 15, 20)

&c. on pourra ſe repreſen-
ter les ritmiques de ces ac-
cords, en diviſant d'abord
une ligne droite en quatre
parties égales, puis en cinq,
en ſix, & en huit ; ou d'a-
bord en dix, puis en douze,
en quinze, & en vingt, &c.
Ce qui ſe fait en diviſant la
premiere en 120 parties éga-
les, & la ſeconde en 60 ſeu-
lement, & pour les autres à
proportion, & obſervant les
points où deux ou plus de
ſons ſe rencontrent à fraper
enſemble : ce que je mar-
que par des points ainſi,

{15, 5, 4, 6 : 10, 5, 3, 12 : 12, 3, 5, 10 : 6, 4, 5, 15 :) (3, 1, 1, 1 : 2, 1, 1, 2 : 3 : 1, 2 : 2 : 1, 3 : 1, 2, 1, 2 : 2, 1, 2, 1 : 3, 1 : 2 : 2, 1 : 3 : 2, 1, 1, 2 : 1, 1, 1, 3 :) & de même pour toutes les autres ritmiques plus ſimples, ou plus compoſées indéfiniment; où il faut remarquer que quoique ces deux-ci paroiſſent plus compoſées qu'aucunes des conſonances precedentes, cependant elles le ſont moins en un ſens, en ce qu'elles ſont diſtinguées en pluſieurs ritmi-

ques particulieres par differentes chûtes de coups forts ; ce qui les rend intelligibles.

De la maniere dont les bêtes goûtent la musique.

11. Il resteroit de dire quelque chose sur la maniere dont les bêtes apperçoivent les consonances, puisque l'experience nous apprend que plusieurs sont trés-sensibles à la musique, comme nous l'avons déja remarqué dans le premier memoire. Or les consonan-

ces s'apperçoivent en deux
manieres : la premiere, par
le plus ou le moins d'ébran-
lement qu'elles cauſent ſur
les filets du nerf auditif,
comme nous avons dit ci-
devant, qu'une corde ébran-
lée en meut une autre qui
eſt avec elle en quelque
conſonance prochaine. La
ſeconde, par leur ritmique.
Mais on ne ſçauroit penſer
que la ritmique des conſo-
nances cauſe en elles le plai-
ſir de l'harmonie, ſans leur
donner en même temps une
ame toute ſemblable à la

nôtre. D'ailleurs on ne remarque point que les ritmiques deſtituées de ſon leur cauſent aucun plaiſir, ni qu'elles en marquent aucune dans leurs cris ou dans leurs chants ; ce qui nous doit convaincre que leur ame ſenſitive eſt purement materielle, & qu'elle n'apperçoit les conſonances que de la premiere maniere, & nullement par leurs ritmiques.

Des Diſſonances.

12. Il y a de deux eſpeces de diſſonances : ſçavoir, les

premieres, qu'on peut appeller muſicales, puis qu'elles ſont tirées des conſonances reçûës ou anciennes, & qu'elles ne ſont compoſées que des trois mêmes nombres premiers (2, 3, 5) qu'elles. Les autres ſont étrangeres, ne pouvant être tirées en aucune façon de ces conſonances, parce qu'elles renferment d'autres nombres premiers, comme (7, 11, 13, &c.) Les diſſonances muſicales les plus communes ſont le ton majeur $\frac{8}{9}$, qui eſt la difference

de la quarte $\frac{8}{6}$ à la quinte $\frac{9}{6}$, comme fa ſol, differen-
ce de UT fa à UT ſol; ſon complement eſt la ſeptié-
me mineure $\frac{16}{9}$, ſol fa; & ſes repliques la 9e majeure $\frac{0}{4}$, la 16e majeure $\frac{9}{2}$, la 23e majeure $\frac{9}{1}$, dont on a fait de nouvelles conſonances: le ton mineur $\frac{10}{9}$, difference de la quinte $\frac{9}{6}$, à la ſixte majeure $\frac{10}{6}$, comme ſol la, difference de UT ſol à UT la; ſon complement eſt la 7e moyenne $\frac{12}{10}$, ou $\frac{9}{5}$ la ſol, & ſa replique la 9e moyenne $\frac{18}{5}$, qu'on a miſes avec

les mêmes consonances : le semi-ton majeur $\frac{16}{15}$ difference de la tierce majeure $\frac{15}{12}$, à la quarte $\frac{16}{12}$, comme mi fa, difference de Ut mi à UT fa ; son complement est la 7e mineure $\frac{15}{8}$ fa mi, qui a pour repliques les nouvelles consonances ($\frac{15}{4}$, $\frac{15}{2}$, $\frac{15}{1}$;) & ses repliques font la 9e mineure $\frac{32}{15}$, la 16e mineure $\frac{64}{15}$, &c. le semi-ton mineur, ou dieze moderne $\frac{25}{24}$ difference de la tierce majeure $\frac{25}{20}$ à la tierce mineure $\frac{24}{20}$, comme mib mi, fib fi ; son complement est la 7e cro-

matique $\frac{48}{25}$ mi mib, fi fib; & ſes repliques ſont la 9e cromatique $\frac{25}{12}$, la 16e cromatique $\frac{21}{6}$, la 23e cromatique $\frac{25}{3}$, qu'on a miſe encore au rang des nouvelles conſonances, auſſi-bien que la 26e ſuperfluë $\frac{25}{2}$. Outre ces diſſonances, il y a encore les fauſſes conſonances; ſçavoir, la fauſſe quinte $\frac{64}{45}$, qui eſt compoſée de la quarte $\frac{60}{45}$, & du ſemi-ton majeur $\frac{64}{60}$, comme ſi fa, compoſée de ſi mi, & de mi fa, ou encore de deux tierces mineures ſi re, re fa, & dont le

complement eſt la fauſſe quarte appellée triton $\frac{45}{32}$, & les repliques la fauſſe 12e $\frac{128}{45}$, &c. la quinte $\frac{40}{27}$, diminuée d'un comma) dont 8 $\frac{1}{2}$ font le ton majeur) qui eſt la difference de la ſixte $\frac{40}{24}$ au ton majeur $\frac{27}{24}$, comme re la, en faiſant UT re, ton majeur; ſon complement eſt la quarte forte d'un comma $\frac{27}{20}$ la re, ſes repliques $\frac{80}{27}$, &c. & la tierce mineure foible d'un comma $\frac{32}{27}$, qui eſt la difference de la quarte $\frac{32}{24}$ au ton majeur $\frac{27}{24}$, comme re fa, en faiſant toûjours UT re ton ma-

jeur. Son complement eſt la ſixte majeure forte d'un comma $\frac{27}{16}$; & leurs repliques ſont $\frac{64}{27}$, $\frac{128}{27}$, &c. $\frac{27}{8}$, $\frac{27}{4}$, $\frac{27}{2}$, &c. dont la derniere pourroit encore dans un beſoin ſervir de nouvelle conſonance: ou ſi l'on fait UT re ton mineur, alors la quinte foible d'un comma eſt ſol re, & ſon complement la quarte forte re ſol: la tierce mineure foible d'un comma eſt ſi re, & la ſixte majeure forte re ſi.

Si l'on veut entendre la diſſonance $\frac{64}{17}$, qui eſt une

10^e mineure foible d'un comma, il ne faudra qu'accorder quatre cordes d'une viole de quarte en quarte ; alors la premiere & la derniere touchées enſemble rendront cette 10^e ; & ſi l'on ſouhaite oüir la diſſonance 27/8, qui eſt une 13^e majeure forte d'un comma, on accordera les 4 cordes d'un violon de quinte en quinte, & on touchera ſeulement la premiere & la derniere à la fois, qui rendront cette 13^e. Au reſte toutes ces diſſonances ſont

d'autant plus dures, que leurs exposans sont plus composez, ou leurs ritmiques plus confuses; ce qu'il seroit trop long d'examiner ici. Quant à la maniere dont les dissonances s'apperçoivent, il faut remarquer qu'elles se presentent de deux manieres; sçavoir, comme sommes ou differences des consonances ou de leurs repliques, comme quand on sonne à la fois les huit sons (UT, re, mi, fa, sol, la, si, ut,) ou bien seules; dans le premier cas elles sont ex-

primées ſur les 5 rameaux du nerf auditif ; dans le ſecond chacun de leurs ſons tend à ébranler chacun de ces rameaux, & ne le pouvant tous à la fois, parce que ces rameaux ſont trop courts pour une ſi grande diviſion, on ſent alors une eſpece de combat fort deſagreable, qu'on appelle diſſonance, à cauſe que la diviſion que chaque ſon à part y produit eſt auſſitot détruite par celle d'un autre. C'eſt pour cela que les intervales qui renferment d'au-

d'autres nombres premiers que les muſicaux 2, 3, 5, ſont tous diſſonanans, parce qu'ils ne ſe preſentent jamais de la premiere maniere, mais ſeulement de la ſeconde, pour laquelle le nerf auditif n'a point de filets convenables.

Errata pour le commencement de ce Memoire dans le Mercure d'Avril.

Page 94. *ligne* 16. vibrations s'accordent. *P.* 96. *l.* 6. trois coups, contre. *P.* 98. *l.* 16. confuſion, auſſi eſt.

P. 99 *l.* 14. chacun par une.
P. 103. *l.* 9 de nombres dont.
P. 113. *l.* 10. de ce que le coup. *P.* 114. *l.* 6. jamais mieux, que. *P.* 116. *l. dern.* ſont $\frac{4}{1}$, $\frac{8}{1}$.

Extrait du Traité de Paix entre la France & le Portugal, conclu à Utrecht le 11. Avril.

Article premier.

Paix perpetuelle entre S. M. Trés Chrétienne, & S. M. Portugaiſe, ſucceſſeurs, heritiers, &c. Etats & ſujets, &c.

Art. 2.

Oubli & amniſtie entre les ſujets de part & d'autre, &c.

Art. 3.

Prisonniers de guerre mis en liberté sans rançon.

Art. 4.

Si dans les Colonies ou autres Domaines de leurs Majestez on a pris quelque place, fort ou poste, le tout sera rendu au premier possesseur, en l'état où on l'aura trouvé au temps de la publication de la paix.

Art. 5. & 6.

Dans le continent de France & de Portugal le commerce rétabli comme avãt la guerre, chacune des par-

ties ſe reſervant la liberté de regler les conditions du commerce par un traité particulier qu'on pourra faire à ce ſujet, avec mêmes privileges & exemptions reciproquement accordez aux ſujets l'un de l'autre, comme aux ſiens propres.

Art. 7.

Entrée reciproque des vaiſſeaux de marchandiſe & de guerre, comme par le paſſé, pourvû que ceux-ci n'excedent tous enſemble le nombre de ſix, à l'égard des ports d'une plus grande ca-

pacité, & de trois dans les moindres : & pour un plus grand nombre demanderont une permiſſion aux Gouverneurs ou Magiſtrats, ainſi que pour le temps du ſéjour, quand leurs vaiſſeaux y auront été portez par le gros temps ou autre neceſſité preſſante, &c.

Art. 8. 9. 10. & 11.

Et pour l'union & concorde des deux nations, Sa M. Trés-Chrétienne ſe deſiſte de toutes pretentions ſur les terres du Cap du Nort, entre la riviere des Amaſones &

celles de Japol, ou de Vincent Pinſon ; & en conſequence S.M. Portug. pourra faire rebâtir les forts d'Arguais & de Camau, ou Maſſapa, & les autres démolis par le traité de Liſbonne le 4. Mars 1700. & reconnoît S. M. Trés-Chrét. que les deux bords de la riviere des Amaſones, domaine, ſouveraineté & navigation apartiennent au Roy de Portugal.

Art. 12.

A l'égard du commerce que les habitans de Cayenne pourroient entreprendre

dans le Maragnan, & dans l'embouchure de la riviere des Amasones, défense de part & d'autre de passer la riviere de Vincent Pinson pour negocier, acheter des esclaves dans les terres du Cap du Nort, & aux Portugais d'aller commercer à Cayenne.

Art. 13. & 14.

S.M.Trés Chrét. empêchera qu'il n'y ait dans lesdites terres des Missionnaires François, &c. en laissant les missions aux Miss. sionnaires Portugais.

Art. 15.

En cas de rupture entre les François & les Portugais, ce qu'à

Dieu ne plaise, ſix mois de part
& d'autre pour tranſporter les
effets.

Art. 16. 17. 18. & 19.

Et parce que la Reine de la
Grande Bretagne offre d'être
garante de l'execution de ce
traité, le Roy de France & celui
de Portugal acceptent cette
garantie, & que tous les Rois,
Princes & Républiques qui vou-
dront entrer dans la mêm ega-
rantie, puiſſent donner leurs
promeſſes, obligatiõs, &c. Tous
les art. ci-deſſus paſſez entre les
Ambaſſadeurs Plenipotentiai-
res, &c. & ratifications données
de part & d'autre, &c. & ont ſi-
gné à Utrecht le 11. Avril 1713.

LS. Huxel. LS. J. C. de Tarouça.
LS. Menag. LS. D. L. de Cunha.

TRAITE' CONCLU le 11. Avril 1713. à Utrech entre le Roy de France & le Duc de Savoye.

Ce Traité eſt composé de dix-neuf Articles, qui contiennent en ſubſtance ce qui ſuit.

Les deux premiers.

Qu'il y aura une bonne & inviolable Paix entre le Roy Tres Chreſtien & Son Alteſſe Royale de Savoye, leurs heritiers, ſucceſſeurs & Eſtats, avec ceſſation de toutes hoſtilitez, & un ou-

bli & amniſtie de tout ce qui s'eſt paſſé durant la preſente guerre.

Le 3. & 4.

Que le Roy immediatement aprés la ratification du preſent Traité, reſtituëra à Son Alteſſe Royale le Duché de Savoye, le Comté de Nice, avec leurs appartenances, & dependances en l'eſtat où ils ſe trouvent. Sa Majeſté luy cede de plus la Vallée de Pragela, avec les Forts d'Exilles & de Feneſtrelles, les Vallées d'Oulx, de Sezane,

de Bardonache & de Chaſ-
teau-Dauphin, & tout ce
qui eſt à l'eau pendante
des Alpes vers le Piémont:
Son Alteſſe Royale cede re-
ciproquement à Sa Majeſ-
té la Vallée de Barcelonete
& ſes dépendances, de ma-
niere que les Sommets des
Alpes ſerviront à l'avenir
de limites entre la France,
le Piémont & le Comté de
Nice, & les Plaines qui
ſont deſſus ſeront parta-
gées de meſme, ſelon le
cours des eaux.

Le 5. Article.

Qu'il eſt dit que comme il a eſté convenu entre leurs Majeſtez Tres-Chreſtienne & Catholique d'une part, & Sa Majeſté Britannique de l'autre, que le Roy Catholique ayant cedé à Son Alteſſe Royale le Royaume de Sicile & les Iſles qui en dépendent, Sa Majeſté Tres-Chreſtienne conſent & veut que cette ceſſion faſſe partie du preſent Traité, & promet pour elle & ſes ſucceſſeurs de ne s'oppoſer ny faire aucune

choſe contraire à ladite ceſſion, promettant toute aide & ſecours pour ſon exécution, & pour maintenir envers & contre tous Son Alteſſe Royale en poſſeſſion de ce Royaume.

Article 6.

Que le Roy conſent que la declaration du Roy d'Eſpagne, qui au défaut de ſes deſcendants, aſſure la ſucceſſion de la Couronne d'Eſpagne & des Indes à Son Alteſſe Royale & aux Princes de Savoye, ainſi qu'à leurs deſcendants mâ-

les, nez en legitime Mariage, soit tenu pour une partie essentielle de ce Traité, conformément à l'Acte fait par le Roy d'Espagne le 5. Novembre 1712. à celuy des Estats ou *Cortés* du 7. Novembre 1712. & aux renonciations de Monseigneur le Duc de Berry & de Monsieur le Duc d'Orleans des 19. & 24. Novembre 1712. promettant d'employer ses forces envers & contre tous, pour l'exécution de cet article.

Article 7.

Qu'il a esté convenu que les cessions faites par le feu Empereur Leopold à Son Alteſſe Royale dans le Traité fait entre eux le 8. Novembre 1703. de la partie du Duché de Montferrat que possedoit le feu Duc de Mantouë, des Provinces d'Alexandrie & de Valence, avec toutes les terres entre le Po & le Tanaro, de la Lomelline, de la Vallée de Sesia, du droit ou exercice de droit sur les Fiefs des Langhes, & le

Vigevanasque ou son équivalent, resteront dans leur force & vigueur, & auront leur effet, sans que Son Alteſſe Royale y puiſſe eſtre troublée, meſme par les prétendants au Duché de Montferrat, leſquels ſeront indemniſez conformément audit Traité du 8. Novembre 1703. promettant d'employer conjointement avec la Reine de la Grande Bretagne, ſes offices & ſes forces pour le maintien & la garantie du contenu au preſent Arti-

cle : comme auſſi que la Sentence Arbitrale du 27. Janvier 1712. demeurera dans ſa force & vigueur, & que dans ſix mois, les meſures ſeront priſes par l'Arbitrage des Puiſſances garantes du Traité de 1703. pour le payement des creances de Son Alteſſe Royale.

Article 8.

Que Son Alteſſe pourra fortifier ſes frontieres & les lieux qui luy ont eſté cedez de part & d'autre.

Article 9.

Que sa prétention que le Prince de Monacho doit prendre investiture d'elle pour les Fiefs de Menton & de Roccabruna, sera reglée dans six mois par l'Arbitrage de leurs Majestez Tres-Chrestienne & Britannique.

Les dix autres Articles concernent le restablissement du Commerce & des droits comme ils estoient au temps du Duc Charles. Emmanuel: la liberté à Son Alteſſe de vendre les biens,

terres & effets qu'elle a en France : la main levée de ce qui a esté confisqué de part & d'autre à l'occasion de la guerre, à la reserve des jugements legitimement rendus. Ce que les sujets de part & d'autre ont fourni, leur sera payé. Les prisonniers de guerre & autres seront mis en liberté. Les quatre derniers ne contiennent que les formalitez ordinaires des Traitez, & ne meritent point un Sommaire.

NOUVELLES
d'Andrinople.

LEs Lettres d'Andrinople portent que le grand Visir a esté deposé, & que le Capitan Bacha avoit esté mis en sa place : que le Seraskier de Bender avoit aussi esté déposé, & que le Kan des Tartares estoit arrivé à Andrinople, où il avoit esté bien receu ; que le Roy de Suede avoit eu une longue conference avec le Sultan, qui faisoit punir rigoureusement tous

ceux qui avoient eu part à l'insulte faite à ce Prince, & que l'on continuoit de travailler aux préparatifs de la guerre contre les Moscovites. Qu'on avoit appris par des Lettres de Podolie qu'un détachement des Troupes du Palatin de Kiovie commandé par le sieur Valikowski, avoit enlevé un parti de cavalerie Polonoise, & qu'un corps de Tartares avoit surpris prés de Basilow en Ukraine, une garde avancée des Moscovi-

tes dont une partie avoit esté tuée, & le reste emmené prisonnier.

Celles de Constantinople assurent les changements arrivez à la Porte Ottomane par la déposition du grand Visir & d'autres principaux Officiers, & la Relegation du Kan des Tartares à l'Isle de Rhodes. Elles portent aussi que ces changements ont esté faits sur le soupçon d'une conspiration pour dépoſer le Grand Seigneur; que les queuës de Cheval

estoient toujours exposées prés d'Andrinople, où l'armée estoit campée, que les Troupes y arrivoient de tous costez, & qu'on employoit un grand nombre de Bastiments pour transporter des vivres & des munitions par la Mer noire à Asaf & aux autres Places, ce qui donnoit lieu de croire que le Grand Seigneur estoit tousjours dans la resolution de faire la guerre aux Moscovites, que les Ambassadeurs du Czar estoient tousjours au

sept Tours enfermez ; mais que les ostages avoient eu quelques conferences avec les Ministres ; que le Roy de Suede estoit encore au Serrail de Hassan Bacha près d'Andrinople, traité magnifiquement par ordre du Sultan, & qu'il n'y avoit encore rien de certain sur son départ.

Les dernieres Lettres d'Andrinople portent que le nouveau grand Visir Ibrahim avoit esté déposé & estranglé, qu'on esperoit qu'Yssuph Bacha, qui

a desja possedé cette Charge ſeroit mis en ſa place, & qu'il avoit esté resolu de faire conduire le Roy de Suede dans ses Estats par la Pologne, avec une puissante escorte, qui auroit ordre de n'exercer aucune hostilité contre les Moscovites, jusqu'à ce qu'on eust veu quel succez auroient les negociations qu'on estoit sur le point de renouër avec eux.

Les Lettres de Hambourg du 23. May portent que le Roy de Dannemarc

s'eſtant deſiſtẽ de les pré-
tentions ſur Tonningen,
le Traité avoit eſté ſigné le
16. par les Commiſſaires
des deux parties, & ap-
prouvé à Tonningen par
le Comte de Steinbock.

Ce Traité eſt composé de
pluſieurs Articles, ſçavoir:

Que l'armée Suedoiſe,
reduite à ſix mille hom-
mes, & environ deux mille
malades, ſe rendroit pri-
ſonniere de guerre pour
eſtre eſchangée avec les
priſonniers des Princes
Confederez, & le ſurplus

obligé à payer rançon conformément au cartel.

Que tous les Generaux & hauts Officiers conserveront armes & bagages, les archives, la caisse militaire, & tout ce qui en dépend sans estre visitez.

Que les Officiers subalternes & les soldats auront seulement leurs épées, leurs bagages & leurs hardes.

Que les canons, les armes à feu, les chevaux des Cavaliers, des Dragons, & ceux de l'artillerie, avec

les Drapeaux, Eſtendarts, Timbales & Tambours ſeront remis aux Confederez.

Que l'évacuation de la place commencera trois jours aprés la ſignature du Traité, & ſera achevée dans huit jours.

Que les Troupes ſeront conduites vers Kiell, Eckenford, &c. d'où elles ne pourront eſtre tranſportées qu'en Suede, ſe fournissant à leurs dépens de vivres & de Baſtimens auſquels le Roy de Danne-

marc fournira des paſſe-ports, & une eſcorte de trois Fregates ſitoſt que les troupes auront eſté eſchangées & leur rançon payée.

Que les Priſonniers faits ſur les Confederez, ſeront retenus, ainſi que les Deſerteurs qui obtiendront leur pardon en rentrant dans leurs Regiments; qu'on ne pourra obliger aucun ſoldat ou autre des Troupes Suedoiſes, à prendre parti dans celles des Confederés.

Que les Troupes mar-

cheront tousjours & ſe-journeront le quatriéme jour, & qu'on fournira des chariots à ceux qui tomberont malades.

Que les malades qui ſont à Tonningen, ſeront tranſportez au pays voiſin, où ils ſeront traitez à leurs dépens, &c.

Que la ville de Tonningen ſera remiſe au Prince adminiſtrateur de Holſtein Gottorp.

Que le Roy de Dannemarc retiendra le Duché de Sleſwick juſques à la

conclusion de la Paix.

Que Sa Majesté Danoise ne fera pas bombarder Tonningen cette année, qu'elle s'oblige d'exécuter ce Traité en tous ses points, & d'y faire consentir les Chefs des armées de ses Alliez.

La principale raison qui a engagé le Comte de Steinbock à accepter ce Traité avec les Confederez, est qu'il manquoit de vivres, & ne voyoit aucune apparence de secours. Il se rendit le 20. May avec

quelques-uns de ſes prin-
cipaux Officiers au camp
des Confederez, où le Roy
de Dannemarc eſtoit. Il
baiſa la main à Sa Majeſté
& mit à ſes pieds ſon épée
qu'elle luy rendit ſur le
champ, & le retint à diſ-
ner avec les Generaux des
Confederez, aprés quoy
il retourna à Tonningen
pour faire executer le Trai-
té. Le 24. Tonningen &
les retranchements furent
entierement évacuez. Les
Troupes ont eſté diſtri-
buées en quartier dans le
Duché

Duché de Sleswich, elles consistent en cinq cens quatre-vingt neuf Officiers.

Six mille six cens quatre-vingt douze Cavaliers & Fantassins, & deux mille cinq cens quatre-vingt cinq malades. Ils ont laissé aux Confederez douze petites pieces de canon de bronze de trois livres de bale, & six de fer, soixante trois estendarts, soixante sept drapeaux, huit paires de timbales avec leurs trompettes & tambours.

La pluſpart ſeront eſchangez contre les Priſonniers qui ſont entre les mains des Suedois, & le reſte ſuivant le cartel ſera mis en liberté pour la ſomme de quarante mille écus. On écrit que les Moſcovites & les Saxons ont commencé à ſe mettre en marche vers la Pomeranie.

LETTRE DE L'ARMÉE

au Camp de Spire le 5. de Juin 1713. *au C. de L. par &c.*

L'armée du Roy vient d'executer un projet bien difficile, & dont l'utilité ſera grande; il ne pouvoit reüſſir que par une extréme diligence & un profond ſecret; & pour y parvenir Monſieur le Mareſchal de Villars ayant reſpandu dans tout le pays qui eſt entre Haguenaw & Lauterbourg les troupes

qu'il a trouvées en Alſace, a donné ſes ordres de maniere que dans la meſme nuit l'armée s'eſt aſſemblée, formée en marchant, & tel bataillon a fait ſeize lieuës en vingt heures. Cette diligence prodigieuſe a tellement ſurpris les Ennemis, que la teſte de l'armée compoſée de vingt-deux Eſcadrons & cent cinquante ſix Bataillons & mille grenadiers commandez par Mr le Comte de Broglio, Mr de Montpou Mareſchal de Camp, &

Mr de Chaſtenet Briga-
diers; & arrivez ſur la di-
gue de Philiſbourg à onze
heures du ſoir, cela a oc-
cupé toutes les troupes de
l'Empereur eſtant cam-
pées ſous Philiſbourg, où
le Prince Eugene eſt arri-
vé le vingt-quatre du mois
paſſé. Mr le Mareſchal
partit de Straſbourg le trois
à neuf heures du matin,
vint en poſte au Fort-Loüis.
Il avoit fait trouver Mr le
Chevalier d'Asfelds avec
un corps de Cavalerie,
d'Infanterie & du canon à

la teſte de l'Iſle de Selingue. Mr le Mareſchal ſe promena juſqu'à l'entrée de la nuit ſur le chemin de Raſtat, & on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit perſuader aux Ennemis que l'on vouloit marcher à leurs lignes d'Eſtinguen.

Dès le meſme ſoir Mr le Mareſchal s'en alla en poſte à Lauterbourg, ſe mit à la teſte des troupes avec les Comtes du Bourg, de ſaint Fremont, Albergoti, Vivans, Coigny,

Montperoux, & le Marquis de Broglio, de Guerchoir Mareſchaux de Camp, & l'on marcha tousjours ſans faire d'autre alte qu'une de trois heures.

Les ſoldats ſouſtenants avec un courage ſurprenant une fatigue auſſi violente, Mr le Mareſchal les conſolant en marchant, leur diſant que l'on ne pouvoit reüſſir que par de telles peines. L'on ne peut aſſez louer leurs reſponſes & leur bonne volonté ; il eſt vray qu'ils ſe ſont un

peu desalterez ce matin le pays estant plein de vin, ils l'ont bien merité, il seroit difficile de leur en faire distribuer par ordre, & un petit desordre de quelques heures est pardonnable dans de certaines occasions. Voila l'armée du Roy dans le milieu du Palatinat & des Electorats de Treves & de Mayence en estat de faire le siege de Landau, & dans une abondance de fourrage, qui fourniroit à quatre cens Escadrons pendant toute

la Campagne ſi on veut les envoyer dans ce pays, l'armée des Ennemis eſtant aſſemblée dès le vingt quatre, & ils avoient près de cent Eſcadrons plus que nous. Mr le Mareſchal ayant préferé la diligence au nombre de troupes, & n'ayant que ſoixante Eſcadrons. Il n'eſt arrivé des troupes de l'armée de la Moſelle que celles que Mr de Vivans a amenées.

HARANGUE

faite au Roy, & prononcée par Monseigneur le Cardinal DE POLIGNAC, *député de l'Académie Françoise, au sujet de la Paix, le 17. Juin 1713.*

L'Académie Françoise ne parut jamais avec tant de joye aux pieds de Vostre Majesté qu'elle fait en ce jour, conduite par son zele ordinaire, & l'interest singulier qu'elle prend à la Paix. Les Muses dans tous les temps ont aimé le repos

& la tranquillité. Si quelquefois elles chantent les combats pour celebrer la vertu des Heros, bien-toſt aprés elles deplorent le tumulte des armes qui fait languir les beaux arts. Mais quand la Paix revient ſur la terre avec tout l'éclat & tous les avantages de la Victoire, c'eſt alors qu'elles ſont au comble de leurs deſirs. Qui l'auroit cru, SIRE? qu'aprés neuf ans de malheurs où juſqu'à la Nature tout ſembloit avoir conjuré voſtre perte, vous deuſ-

siez en sortir plus glorieux, & restablir dans vos Estats le calme qu'on leur avoit si long temps refusé, conserver vos plus belles conquestes, affermir des Couronnes sur la teste de vos Enfants en donner mesme à vos Alliez : effet prodigieux de courage & d'une prudence dont l'Antiquité ne nous avoit point laissé d'exemple ; il nous l'avoit bien promis le Dieu de justice & de misericorde qu'il abbaisseroit le superbe, & qu'il éleveroit l'humble de

cœur. Nous l'avons veu tout d'un coup faire ſucceder le jour le plus brillant à la nuit la plus tenebreuſe, changer les cœurs qu'il tenoit en ſa main, les ſoumettre par degrez aux loix de la raiſon, rejetter ceux qui vouloient la guerre, & confondre leurs vains projets pendant que Voſtre Majeſté tousjours attentive mais inebranlable, ſoutenoit avec fermeté les épreuves de la Providence, & ne reflechiſſoit ſur les maux que pour les reparer,

plus feconde en reſſources que la fortune en diſgraces, preſt à s'expoſer aux plus grands perils pluſtoſt que de s'abandonner à de foibles conſeils, & ne chercher le retour de ſes anciennes proſperitez que pour haſter le ſoulagement de ſes peuples.

Qu'il me ſoit permis de reveler aujourd'huy les miracles de voſtre ſageſſe & de voſtre magnanimité dont j'ay eu le bonheur d'eſtre témoin, & de voir inſenſiblement croiſtre &

meurir les fruits précieux. Eh ne faut-il pas qu'un ſi fameux évenement ſoit tranſmis par nous à la poſterité ! Superieur aux forces de l'éloquence, aux ornemens de la Poëſie, au moins il paſſera dans la ſimplicité de l'hiſtoire juſqu'à vos Deſcendants pour leur ſervir de modele, & pour leur apprendre l'uſage qu'on doit faire des adverſitez & des ſuccez ; car c'eſt ainſi que vous avez conſommé ce grand ouvrage, les Princes de l'Eu-

rope desabusez par vostre constance, ramenez par vostre bonne foy, desarmez par vostre moderation, cessent enfin de vous combattre. Ils ne l'auroient jamais entrepris si la grandeur de vostre puissance leur avoit laissé connoistre & gouster toutes vos vertus; quelques-uns ont encore peine à se rendre, mais on les verra bientost revenir de leurs enchantements, & tous ceux qui n'ont admiré jusques icy V. M. qu'avec crainte l'admireront

mireront deſormais com-
me nous avec amour.

LES SERINS.

par Mr le M. de....

LAſſé des amoureux
commerces
Où tous mes deſirs eſtoient
vains,
J'avois donné dans les Se-
rins,
Mais je n'ay pas moins de
traverſes,
Et je ne ſçay quels ſont
mes plus cruels chagrins
Dans mes infortunes di-
verſes.

Tout sembloit respondre à
mes vœux,
Tous mes Serins avoient
des œufs,
J'attendois de petits une
heureuse abondance,
Mais helas ! ainsi qu'en
amour
Je me flattois d'une vaine
esperance.
Quelques-uns n'ont point
veu le jour,
Et les autres sont morts au
point de leur naissance;
D'autres par un plus rude
sort,
Bien beuvants, bien men-

geants, drus comme pere
& mere,
N'ont pû s'exempter de la
mort,
Et c'eſt ce qui me deſeſ-
pere.
Helas! qui pourroit ſup-
porter
La rigueur d'un ſort ſi con-
traire?
Je vois d'un ſeul coup em-
porter
Une famille toute entiere
Sans ſçavoir qui peut me
l'oſter.
Ma douleur eſtoit ſans é-
gale

Quand je voyois cette trou-
pe voler
D'un bout à l'autre de ma
falle,
Et commencer à gazoüil-
ler,
Des autres j'oubliois la dif-
grace fatale.
Ce qui redouble mes cha-
grins,
Dans de ſi funeſtes outra-
ges
C'eſt de voir ſemblables
Serins
De l'heureux Licidas rem-
plir toutes les cages.
Helas ! ce qui détruit les

miens
Ne porte aucune atteinte
aux ſiens ;
Ils viennent tous au gré de
ſon envie :
On diroit à les voir qu'il
leur ſouffle la vie.
Voila mon ſort ſur les oi-
ſeaux ;
C'eſt ainſi qu'en amour je
voyois mes rivaux
Heureux & contents dans
leurt chaiſnes,
Lorſque je reſſentois les
plus cruelles peines.
Quand je vois du fameux
Damon

Les vollieres presque de-
fertes ;
Je devrois trouver dans ses
pertes
Quelque sujet de conso-
lation ,
Il en fait tousjours de nou-
velles ,
Et quand je perds des Se-
rins gris ,
Je vois perir ses blancs ,
ses blonds , ses isabelles ,
Dont la rareté fait le
prix.
Mais par un long appren-
tissage ,
Damon dans les Serins

préſumant tout ſçavoir,
Fait & rompt chaque ma-
riage,
Selon que dans ſa teſte il
ſe forme l'eſpoir
De reüſſir dans ce concu-
binage.
Les oiſeaux veulent ſe
pourvoir,
Il faut que l'amour les en-
gage,
Autrement comme nous
ils font mauvais ménage,
S'il taſchoit moins d'en
plus avoir,
Il en auroit peut-eſtre da-
vantage,

Je laiſſe aux miens les tendres ſoins,
Ils ſçavent mieux ſe ſatisfaire,
Et je ne touche à leur voliere
Que pour leur donner leurs beſoins.
Dans mes malheurs que faut-il faire ?
Trouverai-je Iris moins ſevere ?
Retournerai-ſous ſes loix ?
Non ſon cœur à mes vœux ſera toujours contraire,
Je ne l'ay veu que trop de fois.

Pourſuivons

Poursuivons nostre desti-
née,
Il ne faut pas dans un com-
mencement
Se rebuter d'une mauvaise
année,
Dans la suite j'auray plus
de contentement ;
Mais quand rien ne de-
vroit respondre à mon en-
vie
J'aimerois encor mieux
me voir toute ma vie
Malheureux oiseleur que
malheureux amant.

Monſieur Defaniere fit l'ouverture de l'Académie Royale des Medailles & Inſcriptions, comme nous l'avons annoncé dans le Mercure précedent, par un Diſcours fort curieux *ſur l'uſage des feux & des illuminations dans les Feſtes ſacrées & prophanes.*

Il fit voir d'abord que cet uſage a eſté ſi ſolemnel dans l'antiquité, qu'il s'eſt conſervé ſi religieuſement parmi toutes les Nations, & qu'il en eſt parlé ſi ſouvent dans les Auteurs ſa-

crez & prophanes, tant Hiſtoriens, Poëtes, qu'Orateurs, que l'on peut dire que c'eſt un des points qui merite le plus les recherches des Sçavants. Cette matiere n'avoit point encore eſté traittée à fond, & elle eſtoit ſi eſtenduë & ſi vaſte, qu'il eſtoit comme impoſſible de l'épuiſer, & tres-difficile de bien ranger le grand nombre de faits qu'elle comprend.

Pour y mettre quelque ordre Monſieur Defaniere a diviſé ſon diſcours ſur ce

sujet en deux parties. La premiere comprend les faits qui regardent l'usage des feux & des illuminations par rapport à la Religion : & la seconde, ce mesme usage en tant qu'il est employé dans les rejoüissances publiques & particulieres. Mais comme le temps ne luy permit pas de faire la lecture de cette derniere partie, il se borna seulement à la premiere qu'il divisa en trois articles. Le premier regardoit l'usage que les Juifs en ont

fait pour le culte du veritable Dieu, usage que Dieu avoit non seulement ordonné, mais pour ainsi dire consacré luy-mesme.

Le second traitoit des abus que les Payens en ont fait pour honorer les faux Dieux.

Le troisiéme enfin estoit employé à examiner si l'usage que les Chrestiens ont pû faire du feu & des illuminations dans leurs festes & dans leurs ceremonies a fait & fait encore partie de leur culte religieux.

Mr Defaniere commence l'article des Juifs par une reflexion generale avant d'en venir aux preuves particulieres. Il remarque que Dieu ſuivant les divines Ecritures, avoit fait un choix particulier du feu pour eſtre le ſymbole de ſes principaux attributs ; que par une bonté ſinguliere pour ce peuple, il avoit employé le feu pour luy donner quelque legere idée de ſon adorable Divinité par des ſignes qui luy fuſſent proportion-

nez. Mais il fallut encore que les recompenſes & les chaſtiments en fuſſent inſeparables. Faut-il s'eſtonner après cela ſi le feu chez ce peuple tenoit le premier rang dans les plus auguſtes ceremonies de leur Religion, ſi leurs ſacrifices & leurs feſtes en recevoient tout leur éclat & leur perfection, & ſi un ſi précieux gage eſtoit ſi religieuſement conſervé dans leur Temple?

Mais pour faire voir une eſpece de conſecration

plus particuliere de cet élement, il fit voir que Dieu s'eſt repreſenté pluſieurs fois luy-meſme ſous la forme du feu, les exemples que les Livres ſacrez luy ont fourni pour prouver ſa propoſition, l'ont porté à en eſtablir une autre tirée neceſſairement de la premiere, qu'il ne faut pas aprés cela s'eſtonner que le culte ſouverain de Dieu ſe ſoit fait par le feu: il trouve également de quoy eſtablir cette derniere propoſition dans plu-

fieurs endroits de l'Ecriture où l'on voit le culte que Dieu veut qu'il luy soit rendu par les sacrifices & les holocaustes. Le feu sur tout faisoit l'accomplissement & la perfection de ses sacrifices par la consomption qui s'y faisoit de certaines parties des victimes ou de toute la victime dans le sacrifice de l'holocauste, lequel à cause de cela estoit consideré comme le plus excellent. Mr Defaniere fit voir ensuite que Dieu s'est servi du

feu pour marquer que les sacrifices luy estoient agréables, en faisant tomber le feu du Ciel sur la victime pour la consumer. Il allegue l'exemple du sacrifice d'Abel, celuy fait pour la consecration d'Aaron, celuy de Gedeon, de David, de Salomon, d'Helie, & celuy de Nehemie. Il fit remarquer que si le feu estoit un symbole si desirable aux adorateurs de la Divinité, qu'il n'estoit pas moins formidable aux transgresseurs

de la loy divine ; que ſi la bonté de ce ſouverain maiſtre du monde ſe manifeſtoit ainſi, ſa vengeance n'en éclatroit pas moins contre ceux qui eſtoient rebelles à ſes ordres. Les preuves qu'il tire de l'Ecriture pour appuyer ce qu'il avance dans cet endroit, font aſſez voir que le feu eſt l'inſtrument le plus ordinaire dont Dieu s'eſt ſervi pour la punition des impies & des infidelles, & que c'eſt par le feu qu'il punit & qu'il punira ceux

qu'il a condamnez par sa justice à estre tourmentez éternellement pour leurs crimes. Après avoir fait voir l'usage que Dieu a fait de cet élement à l'égard des hommes, Mr Defanie-re passe à l'usage que les hommes en ont fait pour honorer Dieu

Chez les Juifs la plus grande marque d'adoration du Dieu souverain, estoit le feu continuel qu'on entretenoit sur l'Autel, & dont le soin estoit commis aux Prestres, & qui

estoit tellement lié avec le Sacerdoce du Grand Prestre, qu'il s'esteignit dés que Jason se fut emparé de cette dignité par de mauvaises voyes. Il s'estoit conservé auparavant tousjours allumé & sans alteration, caché dans un endroit du Temple pendant les soixante & dix années de la captivité de Babylone. Il ne fut esteint précisément que dans le temps de l'extinction du Sacerdoce, prérogative qui fait connoistre que le principal culte

exterieur de Dieu, consis-
toit dans ce feu sacré.

Mr Defanïere n'a garde de passer sous silence les festes particulieres des Juifs dans lesquelles les illuminations faisoient tousjours la principale partie de leurs devotions & de leurs réjoüissances, non seulement par rapport aux sacrifices qui avoient coutume d'y estre offerts, & que le feu consumoit, mais encore par rapport aux differentes illuminations qu'on y adjoustoit pour rendre ces

festes plus augustes.

Il y avoit la feste appellée *accensio lucernarum* à cause de la quantité des lampes qu'on allumoit en ce jour ; la feste appellée *combustio vulpium*, en laquelle en brusloit des renards en memoire de l'histoire de Sanson, & generalement la fin de toutes leurs grandes solemnitez, estoit accompagnée de feux & d'illuminations en signe de réjüissance ; au contraire les jours de jeûne, c'est à dire, dans lesquels ils fai-

ſoient memoire de quelques évenemens funeſtes à leur Nation, eſtoient lugubres & tenebreux ; ils faiſoient meſme un jeûne particulier le 18. du mois d'Ab à cauſe que la lampe de la branche occidentale du chandelier d'or qui eſtoit dans le Temple, fut eſteinte ſous le regne du Roy Akas, regardant cet accident comme un malheur conſiderable qui alloit porter un grand préjudice au culte qu'ils rendoient à Dieu.

A l'égard du ſecond article qui regarde l'uſage des feux & des illuminations parmy les Payens, Mr Defaniere prouva fort ſolidement que cet uſage a eſté un des points les plus eſſentiels de leur Religion, il allegua l'Auteur du Livre de la Sageſſe pour faire voir que ces peuples abandonnez à leurs égaremens ſe porterent à rendre un culte ſouverain à cet élement; ils luy dreſſerent des Autels, luy firent conſtruire des Temples, luy

instituerent des Sacrifices, & luy eſtablirent des Preſtres. S. Auguſtin cherchant les motifs de ce culte parmy les Nations en ſoupçonne deux principaux, le premier, la connoiſſance que ces peuples avoient que pluſieurs victimes avoient oſté conſumez par un feu deſcendu du Ciel, ce qui les portoit à croire que ce ne pouvoit eſtre qu'un Dieu caché ſous cette forme legere, l'autre motif, l'experience qu'ils avoient du

mouvement continuel du feu qui monte tousjours en haut, ils s'imaginoient peut-estre que le feu est une portion de la Divinité qui est au Ciel vers laquelle il tend à se réunir en enlevant avec soi les victimes ; delà vient qu'ils estoient persuadez que plus il avoit paru d'activité & de clarté dans les sacrifices, plus la victime estoit receuë favorablement. Mais Ciceron fournit une raison plus plausible, lorsqu'il dit que la

neceſſité & l'utilité ont porté les hommes à qualifier du nom de Dieu les choſes qui leur eſtoient d'un plus grand ſecours & dont ils avoient le plus de beſoin, c'eſt auſſi ce qui les engagea à avoir pour le feu ce meſme eſgard & à le conſiderer comme un veritable Dieu.

Le Soleil d'abord fut l'objet de leurs adorations, & peu de tems aprés le feu qui en eſtoit une émanation ſelon leur Theologie, merita qu'on lui ren-

dist le mesme honneur.

Les Egyptiens furent les premiers qui lui rendirent le culte souverain, & toutes les nations les ont suivies sur cette croyance. L'on apprend par les Auteurs sacrez & prophanes, que ce culte estoit répandu generalement parmy les Chaldéens, les Assyriens, les Medes, les Babyloniens, les Perses, les Lybiens, les Grecs, les Romains, les Germains & parmy les Celtes. Mr Defaniere fit observer que

pour distinguer ce culte d'avec celuy qu'ils addressoient au Soleil ; ils y firent présider de certaines Divinitez qu'ils regardoient comme le feu mesme, tantost c'estoit Vulcain, tantost Vesta, tantost Promethée, & tantost Bacchus. Il se trouve une assez grande conformité parmy toutes les Nations sur ce qui regarde ce culte, s'il y a quelque difference ce n'est que sur les ceremonies de leurs sacrifices, sur le genre des victimes, &

sur leurs Prestres. Les Perses dans de certains jours de l'année mettoient la Divinité du feu sur un cheval blanc, & luy faisoient faire plusieurs fois le tour de leur Temple ; leurs Rois suivoient cette pompe accompagnez de toute leur Cour.

C'estoit une coustume generale parmy tous ces peuples de conserver un feu sacré dans leurs Temples qu'ils regardoient comme un gage précieux, auquel estoit attachée la

durée de leurs Empires. Il y avoit des Prestres destinez uniquement à cette fonction ; les Chaldéens, les Assyriens, les Medes, les Babyloniens & les Perses, commettoient ce soin à des Mages nommez à cause de cela Pyrettes. Parmi les Grecs la conservation du feu sacré estoit confiée à des Veuves, & chez les Romains à des Vierges que l'on appelloit Vestales. L'on avoit attaché à ce ministere des prérogatives singulieres & excellentes,

cellentes ; mais auſſi la negligence de ceux qui en faiſoient les fonctions eſtoit punie avec la derniere rigueur. Quand il arrivoit par malheur que ce feu s'eſteignoit, il n'eſtoit pas permis de le rallumer avec du feu ordinaire, on ſe ſervoit des rayons du Soleil que l'on réuniſſoit avec un inſtrumét qui formoit une cavité triangulaire, qui par ſa forme raſſembloit les rayons au point de ſon centre, afin de leur donner la force d'enflammer la ma-

tiere sur laquelle on diri-
geoit ce foyer de rayons.

Le Temple bastien l'honneur de Vesta par Numa Pompilius, n'estoit pas le seul à Rome où l'on conservoit un feu sacré, l'on en conservoit encore dans les Temples des Dieux anciens. Le feu estant reconnu pour une Divinité parmy toutes les Nations, on luy offroit par une consequence necessaire des sacrifices, mais les victimes n'estoient pas les mesmes par tout. Les uns se servoiét

d'animaux, & les autres de victimes humaines ; on ne les égorgeoit point, mais on les assommoit à grands coups de massuë de bois. Ces sacrifices se faisoient toujours avec grande ceremonie & grandes dépenses, les Prestres en tiroient ordinairement quantité de préfages ; si leurs divinations ou augures se prenoient du costé de la fumée qu'ils y observoient, ils les appelloient Capromanties, s'ils les tiroient du feu mesme ils les nom-

moient Pyromanties. Il n'estoit pas permis de se servir d'autre feu pour consumer la victime que de ce feu sacré ; celuy qui auroit esté assez hardy pour vouloir l'esteindre avec de l'eau, auroit passé dans l'esprit du peuple pour un athée, & auroit esté puni sur le champ.

L'entrée des Temples où l'on conservoit le feu sacré estoit fermé pendant la nuit à tout le monde, & pendant le jour les hommes avoient liberté seule-

ment d'entrer dans celuy auquel les Preſtres eſtoient prépoſez, & les femmes dans celuy dont les Preſtreſſes avoient la garde, de toucher ou regarder ce feu paſſoit pour un ſacrilege, il en couſta la privation de la veuë à Metellus pour l'avoir voulu ſauver de l'embraſement du Temple de Veſta; c'eſt ce qui a porté pluſieurs Nations à ne point ſe ſervir du feu pour bruler les corps des morts. Dioſcoride rapporte qu'un certain Perſan

nommé Euphrates deffendit par cette raiſon de bruler ſon corps aprés ſa mort, dans la crainte où il étoit que ſon attouchement ne cauſaſt quelque ſoüilleure à une choſe ſi ſainte & ſi reſpectable.

Deux accidens fâcheux pour le Dieu du feu luy firent beaucoup perdre de ſon credit parmy les peuples, l'un arriva par l'artifice des Preſtres de Canope Dieu des Egyptiens qui demeura victorieux du Dieu des Perſes aprés un

défi ſolemnel fait entre ces deux Nations ſur le pouvoir de ces deux Divinitez; le ſecond lorſque l'Empereur Heraclius ravagea toute la Capadoce & la Perſe & en abolit le culte dans pluſieurs Provinces de ce pays où il étoit eſtabli.

Paſſons preſentement à ce qui ſe pratiquoit dans les Temples de ces Dieux. Mr Defaniere ſe ſert du témoignage de Strabon, par lequel l'on apprend que parmi les Orientaux

au milieu de ces Temples eſtoit un Autel, ſur lequel il y avoit de la cendre pour couvrir ce feu qui ne devoit jamais s'éteindre, les Pyrettes leurs Mages entroient tous les jours dans ce Temple pour y chanter pendant l'eſpace d'une heure, ſe tenant proſternez devant ce Dieu, ayant en leur main un faiſſeau de verges, & ſur le teſte une thiare de laine qui leur couvroit la plus grande partie du viſage; & afin de ſe rendre plus

respectables quand ils sortoient de ces Temples, ils avoient coutume de porter une branche de laurier dans une main, & de l'autre un flambeau allumé. L'antiquité Romaine nous apprend que dans le Temple de Vesta, il n'y avoit aucun simulacre de Divinitez, que le feu sacré y estoit conservé dans une Urne de terre suspenduë en l'air, que les Vestales veilloient jour & nuit successivement & que le grand Pontife les

visitoit de tems en tems.
Tous les actes des Payens estoient tousjours accompagnez de lumiéres, vouloient-ils addresser des vœux à quelques-uns de leurs Dieux ou les remercier de quelque grace ou bienfait qu'ils croyoient en avoir receus ; ils allumoient une grande quantité de lampes devant leurs Images & sur tout devant celles des Dieux Lares & des Dieux Penates ; s'ils faisoient des alliances & des fermens ils en pre-

noient le feu pour témoin, en un mot leurs foyers estoient regardez comme une chose si sainte qu'ils y faisoient présider des Divinitez particuliéres, ils se servoient encore du feu pour découvrir les coupables quand leurs crimes n'estoient pas bien averez d'ailleurs, on les faisoit approcher de l'Autel de ce Dieu, on leur ordonnoit ensuite de poser la main dessus le feu, & s'il arrivoit qu'ils ne tesmoignassent aucune émotion, on

les jugeoit innocens, & on les renvoyoit absous. Cette pratique pourroit bien avoir donné lieu à pareil usage introduit parmy les Chrestiens d'Occident dans le huit & neuviéme siécle, à l'esgard de l'espreuve du fer chaud pour découvrir les criminels. Mr Defaniere observe que plusieurs Divinitez avoient besoin avant que d'estre admises au rang des Dieux, d'estre purifiez par le feu, tels que les Empereurs & autres parti-

culiers pour lesquels on faisoit des consecrations publiques ; les Roys, les Magistrats, les Prestres parmy plusieurs peuples ne pouvoient faire les premieres fonctions de leur employ sans estre aussi purifiés par le feu, afin de rendre leurs actions dans la suite plus pures & plus justes. C'est pour cela aussi que l'on voyoit à Arsene au milieu de l'endroit où l'Areopage se tenoit une Statuë de Vesta, & que l'on plaçoit aussi dans le

Vestibule des Palais des Rois la Statuë de cette Déesse afin de leurs apprendre aux uns & aux autres qu'elle seroit témoin de leurs Ordonnances & de leur conduite.

Les Payens avoient aussi plusieurs Festes establies en l'honneur de plusieurs Divinitez où l'usage des feux & des illuminations contribuoit à les rendre plus augustes & plus éclatantes. Mr Defaniere s'est borné aux Egyptiens, aux Grecs & aux Romains, il

parcourt toutes les principales Festes de ces peuples, & il fait un détail de toutes les réjoüissances & des festins qui avoient tousjours coustume d'accompagner ces sortes de solemnitez.

Je ne puis rien vous dire sur le troisiéme article qui regarde l'usage des feux & des illuminations par rapport à la Religion, parmy les Chrétiens. Mr Defaniere se trouva borné par l'heure & ne put achever la lecture de ce troisiéme article.

INFANTERIE devant Landau.

BATAILLONS.

Navarre	3
La Marinne	3
Poitou	2
Tallart	2
Dauphin	3
Saillans	2
La Chenelay	2
Orleans	2
Vermandois	2
Rouergue	2
Sourche	2
Medoc	2
Provence	2
Toulouſe	

Toulouſe	2
Flandres	2
Perigord	1
Xaintonge	2
Beaujolois	2
Perry	1
Auxerrois	2
Royal Baviere	1
Dillon	1
Lagerveſais	2
Bourbon	2
Alſace	4
Villars	3
Brendelé	3
Royal Artillerie	2
Bombardiers	1
Total.	60

CAVALERIE.

ESCADRONS.

Royal	3
Cuiraſſiers	3
Dauphin	3
Chartres	3
Dutrone	3
Villeroy	3
Hudicourt	2
Bonzol	2
Aubuſſon	2
Rennepont	2
Saint Germain	2
Marcillac	2
Saint Pouanges	2
Biſſon.	2

Roye 2
Fontaine 2
Total 38

DRAGONS.

Mestre de Camp 3
Dauphin 3
Foix 3
Le Chevalier de Belleisle 3
Total 12

Par le Courier arrivé le 20. de ce mois la Tranchée doit s'ouvrir le 24.

La nouvelle Edition des Essais & Recherches de Mathematique & de Physi-

que de Mr Parent, contenant deux anciens volumes fort augmentez, & un troiſiéme tout nouveau, ſe vend actuellement chez J. Nully, ruë ſaint Jacques, & C. Jombert, attenant les grands Auguſtins, ſix liv. reliée en veau.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

TABLE.

Avanture ou Historiette nouvelle, Les dedits, p 3

Rejoüissances faites au sujet de la Paix, 43

Don du Roy, 45

Extrait du Traité de Paix, entre la France & la Pruſſe, conclu à Utrecht le 11. *Avril,* 49

Nouvelles d'Angleterre, 64

Nouvelles d'Utrecht, 70

Nouvelles d'Eſpagne, 73

Nouvelles d'Allemagne, 77

TABLE

Entrée de Milord Duc de Shrevvſbury, Ambaſſadeur Extraordinaire de la Reine de la grande Bretagne, 79
Parodie de l'Enigme dont le mot eſt le fleuve, 88
Enigme, 92
Parodie de l'Enigme dont le raſoir eſt le mot, par Madame de L.... 95
Enigme 98
La Bravoure prudente, trait d'hiſtoire Arabe, 100
Morts, 117
Dons du Roy, 119
Suitte du troiſiéme Memoire de la melodie, de la quinte,

TABLE
complement & repliques,

121

Extrait du Traité de Paix, entre la France & le Portugal conclu à Utrecht le 11. *Avril*, 186

Traité conclu le 11. *Avril* 1713. *à Utrecht entre le Roy de France & le Duc de Savoye*, 193

Nouvelles d'Andrinople, 204

Lettre de l'Armée, au Camp de Spire le &c. 219

Harangue faite au Roy, & prononcée par Monseigneur le Cardinal de Polignac, 226

TABLE

Les Serins par Mr le M. de . . .

Discours de Monsieur Defaniere sur l'usage des feux & des illuminations dans les Festes sacrées & prophanes, 242

Liste des Troupes qui sont devant Landau, 280

BIBLIOTHEQUE IMPR.

Fin de la Table.